VOYAGE SENTIMENTAL.

PREMIERE PARTIE.



LAURENT STERNE.

P. De Moliere Fecit.



VOYAGE SENTIMENTAL.

PAR MR. STERNE,

Sous le nom d'YORICK.

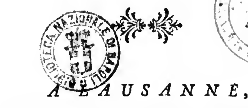
TRADUIT DE L'ANGLOIS

PAR MR. FRENAIS.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée des LETTRES D'YORICK A ELIZA, & D'ELIZA A YORICK.

PREMIERE PARTIE.



A LAUSANNE,
Chez MOURER, CADET, Libraire.

M. DCC. LXXXVI.



AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

CE petit ouvrage eſt de M. STERNE, prébendaire d'Yorck, ſi connu par le livre ſingulier, intitulé : *La Vie & les Opinions de* TRISTRAM SHANDY, ſi extraordinaire en effet, qu'il ſeroit preſque impoſſible d'en donner même une légere idée. Le Shandy, dont on annonce la vie, eſt à peine né dans le quatrieme volume .... Souvent l'Auteur met la main à la plume, ſans ſavoir ce qu'il va dire. « Je » ſuis bien ſûr, dit-il dans un » endroit, que ſi ma méthode d'é-

» crire n'eſt pas la meilleure, elle
» eſt du moins la plus religieuſe;
» car je commence par écrire la
» premiere phraſe, & je m'aban-
» donne à la Providence pour le
» reſte".

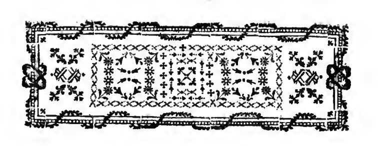
M. Sterne vint à Paris pendant la derniere guerre.... On lui demandoit, s'il n'avoit pas trouvé en France quelque caractere original dont il pût faire uſage dans ſon Roman : *Non, dit-il, les hommes y ſont comme ces pieces de monnoie dont l'empreinte eſt effacée par le frottement.*

Mais ſi M. Sterne ne trouvoit point parmi nous de caractere fortement exprimé, il avoit l'avantage de ſaiſir avec beaucoup de fineſſe & de ſentiment les foibles nûances qui nous reſtent encore

pour nous diftinguer : l'ouvrage dont nous offrons la traduction en eft une preuve. Son intention étoit de l'étendre jufqu'à l'Italie; la mort l'a prévenu, & ce n'eft ici le recueil que de ce qu'il a obfervé chez nous. Le titre de *Voyage Sentimental* qu'il a donné à fes obfervations, annonce affez leur genre, pour que nous nous épargnions la peine de le définir : on y verra par-tout un caractere aimable de philantropie qui ne fe dément jamais, & fous le voile de la gaieté, & même quelquefois de la bouffonnerie, des traits d'une fenfibilité tendre & vraie, qui arrachent des larmes en même tems que l'on rit. Le mot anglois *fentimental* n'a pu fe rendre en françois par aucune expreffion qui pût y

répondre, & on l'a laiſſé ſubſiſter. Peut-être trouvera-t-on en liſant, qu'il mériteroit de paſſer dans notre langue.





VOYAGE SENTIMENTAL EN FRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

Je pars & j'arrive.

„ CETTE affaire, dis-je, eſt mieux réglée „ en France".

Vous avez été en France? me dit le plus poliment du monde & avec un air de triomphe, la perſonne avec laquelle je diſputois.... Il eſt bien ſurprenant, dis-je en moi-même, que la navigation de vingt-un milles puiſſe donner tant de droits à un homme.... Je les examinerai... Ce projet fait auſſi-tôt ceſſer la diſpute... Je me retire chez moi.... je fais un paquet d'une demi

douzaine de chemiſes, d'une culotte de ſoye noire.... Je jette un coup-d'œil ſur les manches de mon habit; je vois qu'il peut paſſer.... Je prends une place dans la voiture publique de Douvres. J'arrive. On me dit que le paquebot part le lendemain matin à neuf heures. Je m'embarque; & à trois heures après midi, je mange en France une fricaſſée de poulets, avec une telle certitude d'y être, que, s'il m'étoit arrivé, la nuit ſuivante, de mourir d'indigeſtion, le monde entier n'auroit pu ſuſpendre l'effet du droit d'aubaine. Mes chemiſes, ma culotte de ſoie noire, mon porte-manteau, le tout auroit appartenu au roi de France; & ce petit portrait que j'ai ſi long-tems porté, & que je t'ai ſi ſouvent dit, ma Liſette, que j'emporterois avec moi dans le tombeau, hélas! que ſeroit-il devenu? On me l'auroit arraché du cou.... En vérité, c'eſt être peu généreux, que de ſe ſaiſir des effets d'un imprudent étranger, que la politeſſe & la civilité de vos ſujets engagent à parcourir vos Etats... Par le ciel, Sire, le trait n'eſt pas beau. Il ne convient pas au monarque d'un peuple ſi honnête, & dont la délicateſſe des ſentimens eſt ſi vantée par tout, d'en agir ainſi avec moi, qui ne deſire autre choſe que de le connoître & de me familiariſer avec lui....

A peine ai-je mis le pied dans vos Etats...

CHAPITRE II.

Calais. Senſations.

Je dînai. Je bus, pour l'acquit de ma conſcience, quelques raſades à la ſanté du roi de France, à qui je ne voulois point de mal; je l'honorois & reſpectois, au contraire, infiniment, à cauſe de ſon humeur affable & humaine; & quand cela fut fait, je me levai de table, en me croyant d'un pouce plus grand.

Non.... dis-je ; la race des Bourbons eſt bien éloignée d'être cruelle.... Ils peuvent ſe laiſſer ſurprendre; c'eſt le ſort de preſque tous les princes : mais il eſt dans leur ſang d'être doux & modérés. Tandis que cette vérité ſe rendoit ſenſible à mon ame, je ſentois ſur ma joue un épanchement d'une eſpece plus délicate, une chaleur plus douce & plus propice que celle que pouvoit produire le vin de Bourgogne que je venois de boire, & qui coûtoit au moins quarante ſols la bouteille.

Juſte Dieu! m'écriai-je, en donnant un coup de pied dans mon porte-manteau, qu'y a-t-il donc dans les biens de ce monde pour aigrir ſi fort nos eſprits, & cauſer des que-

relles si vives entre ce grand nombre d'affectionnés freres qui s'y trouvent?

Lorsqu'un homme vit en paix & en amitié avec les autres, le plus pesant des métaux (*) est plus léger qu'une plume dans sa main. Il tire sa bourse, la tient ouverte, & regarde autour de lui, comme s'il cherchoit un objet avec lequel il pourroit la partager. C'est précisément ce que je cherchois.... Je sentois toutes mes veines se dilater; le battement de mes arteres se faisoit avec un concert admirable; toutes les puissances de la vie accomplissoient en moi leurs mouvemens avec la plus grande facilité; & la précieuse la plus instruite de Paris, avec tout son matérialisme, auroit eu de la peine à me reconnoître & à m'appeller une machine....

Je suis persuadé, me disois-je à moi-même, que je bouleverserois son *credo*.

Cette idée, qui se joignit à celles que j'avois, éleva en moi, dans ce moment, la nature aussi haut qu'elle pouvoit monter.... J'étois en paix avec tout le monde auparavant, & cette pensée acheva de me faire conclure le même traité avec moi-même.

Si j'étois à présent roi de France, me disois-je, quel moment favorable à un orphelin, pour me demander, malgré le droit d'aubaine, le porte-manteau de son pere!

(*) L'or.

CHAPITRE III.

Le Moine à Calais.

CETTE exclamation étoit à peine ſortie de ma bouche, qu'un moine, de l'ordre de St. François, entra dans ma chambre pour me demander quelque choſe pour ſon couvent. Perſonne ne veut que le hazard dirige ſes vertus. Un homme peut n'être généreux que de la même maniere qu'un autre, ſelon la diſtinction des caſuiſtes, peut être puiſſant... *Sed non ad hanc....*

Quoi qu'il en ſoit..... Mais peut-on raiſonner régulierement ſur le flux & le reflux de nos humeurs?.... Elles dépendent, peut-être, des mèmes cauſes que les marées; & ſi cela étoit, ce ſeroit une eſpece d'excuſe à cette inconſtance à laquelle nous ſommes ſi ſujets. Je ſais bien, pour ce qui me regarde, que j'aimerois mieux qu'on dit de moi dans une affaire où il n'y auroit ni péché, ni honte, que j'ai été dirigé par les influences de la lune, que d'entendre attribuer l'action, où il y en auroit, à mon *libre arbitre.*

Quoi qu'il en ſoit, car il faut revenir où j'en étois, je n'eus pas ſi tôt jeté les yeux ſur le moine, que je me ſentis *prédéterminé*

à ne lui pas donner un ſol. Je renouai effectivement le cordon de ma bourſe, & je la remis dans ma poche. Je pris un certain air, &, la tête haute, j'avançai gravement vers lui; je crois même qu'il y avoit quelque choſe de rude & de rebutant dans mes regards. Sa figure eſt encore préſente à mes yeux, & il me ſemble, en me la rappellant, qu'elle méritoit un accueil plus honnête. Si j'en juge par ſa tète chauve & le peu de cheveux blancs qui lui reſtoient, il pouvoit avoir ſoixante-dix ans. Cependant ſes yeux, où l'on voyoit une eſpece de feu que l'uſage du monde avoit plutôt modéré que le nombre des années, n'indiquoient que ſoixante ans. La vérité étoit, peut-être, au milieu de ces deux calculs, c'eſt-à-dire qu'il pouvoit avoir ſoixante-cinq ans: ſa phyſionomie, en général, lui donnoit cet âge: les rides dont elle étoit ſillonnée ne font rien à la choſe; elles pouvoient être prématurées.

C'étoit une de ces têtes qui ſont ſouvent ſorties du pinceau du Guide. Une figure douce, pâle, n'ayant point l'air d'une ignorance nourrie par la préſomption; des yeux pénétrans, & qui, cependant, ſe baiſſoient avec modeſtie vers la terre & ſembloient viſer à quelque choſe au-delà de ce monde. Dieu ſait mieux que moi comment cette tête & cette figure avoient été placées ſur les épaules d'un moine, & ſur-tout d'un moine de ſon ordre; elle auroit mieux convenu à

un bracmane : mais il l'avoit, & je l'aurois respecté, si je l'avois rencontré dans les plaines de l'Indoustan.

Le reste de sa figure étoit ordinaire, & il auroit été aisé de la peindre, parce qu'il n'y avoit rien d'agréable ni de rebutant, que ce que le caractere & l'expression rendoient tel. Sa taille, au-dessus de la médiocre, étoit un peu raccourcie par une courbure ou un pli qu'elle faisoit en avant : mais c'étoit l'attitude d'un moine qui se voue à l'art de mendier ; &, à tout prendre, telle qu'elle se présente, en ce moment, à mon imagination, elle gagnoit plus qu'elle ne perdoit à être ainsi.

Il fit trois pas en avant dans la chambre, mit la main gauche sur sa poitrine, & se tint debout avec un bâton blanc dans sa main droite. Il détailla les besoins de son couvent & la pauvreté de son ordre..... Il le fit d'un air si naturel, si gracieux, si humble, qu'il falloit que j'eusse été ensorcelé pour n'en être pas touché....

Mais la meilleure raison que je puisse alléguer de mon insensibilité, c'est que j'étois prédéterminé à ne lui pas donner un sol.



CHAPITRE IV.

Cauſe de Repentir.

IL eſt bien vrai, lui dis-je, pour répondre à une élévation de ſes yeux qui avoit terminé ſon diſcours, il eſt bien vrai!.... Je ſouhaite que le ciel ſoit propice à ceux qui n'ont d'autre reſſource que la charité du public; mais je crains qu'elle ne ſoit pas aſſez zélée pour ſatisfaire à toutes les demandes qu'on lui fait à chaque inſtant.

A ce mot de demandes, il jeta un coup-d'œil léger ſur une des manches de ſa robe.... Je ſentis toute l'éloquence de ce langage. Je l'avoue, dis-je, un habit groſſier qu'il ne faut uſer qu'en trois ans, & un ordinaire apparemment fort mince.... je l'avoue, tout cela n'eſt pas grand'choſe; mais encore eſt-ce dommage qu'on puiſſe les acquérir dans ce monde avec auſſi peu d'induſtrie que votre ordre en emploie pour ſe les procurer: il ne les obtient qu'aux dépends des fonds deſtinés aux aveugles, aux infirmes, aux eſtropiés, & aux perſonnes âgées..... Le captif, qui, le ſoir, en ſe couchant, compte les heures de ſes afflictions, languit après une partie de cette aumône à laquelle il aſpire.... Que n'êtes-vous de l'ordre de la

Merci, au lieu d'ètre de celui de St. François!...... Pauvre comme je ſuis, vous voyez mon porte manteau, il eſt léger, mais il ſe ſeroit ouvert avec plaiſir pour contribuer à rançonner des malheureux.... Le moine me ſalua..... Mais ſur-tout, ajoutai-je, les infortunés de notre propre pays exigent la préférence, & j'en ai laiſſé des milliers ſur les rivages de ma patrie..... Il fit un mouvement de tête plein de cordialité, qui ſembloit me dire que la miſere regne dans tous les coins du monde, auſſi bien que dans ſon couvent.... Mais nous diſtinguons, lui dis-je, en poſant la main ſur la manche de ſa robe, dans l'intention de répondre à ſon ſigne de tête, nous diſtinguons, mon bon pere, ceux qui ne deſirent d'avoir du pain que par leur propre travail, d'avec ceux qui, au contraire, ne veulent vivre qu'aux dépends du travail des autres, & qui, en demandant le néceſſaire pour l'amour de Dieu, n'ont d'autre plan de vie que de l'acquérir par le moyen de leur oiſiveté & de leur ignorance.

Le pauvre Franciſcain ne répliqua pas.... Un rayon de rougeur traverſa ſes joues, & ſe diſſipa dans un clin-d'œil; il ſembloit que la nature épuiſée ne lui fourniſſoit point de reſſentiment..... du moins il n'en fit pas voir. Il laiſſa tomber ſon bàton blanc ſur ſon bras, ſe baiſſa avec réſignation ſur ſes deux mains, & ſe retira.

CHAPITRE V.

L'utilité des Avocats.

IL n'eut pas fitôt fermé la porte, que mon cœur me fit un reproche de dureté. Je voulus, à trois fois différentes, prendre un air de *fans fouci*; mais ma tranquillité ne revenoit pas. Tout ce que je lui avois dit de défagréable fe préfenta de nouveau à mon imagination. Je fis réflexion que je n'avois d'autre droit fur ce pauvre moine que de le refufer, & que c'étoit une peine affez grande pour lui, fans y ajouter des paroles dures. Je me rappellois fes cheveux gris; fa figure, fon air honnête fe retraçoient à mes yeux, & il me fembloit l'entendre dire: Quel mal vous ai-je fait? .... pourquoi me traiter ainfi? .... En vérité j'aurois, dans ce moment, donné vingt francs pour avoir un avocat; il m'auroit trouvé des raifons pour concilier tout cela.... Cependant je me confolai un peu.... Je me fuis mal comporté, me difois-je..... mais ne vais-je pas courir le monde? Je ne fais que commencer mes voyages.... J'apprendrai par la fuite à me mieux conduire?

CHAPITRE VI.

La Désobligeante à Calais.

J'AVOIS remarqué qu'un homme mécontent de lui-même étoit dans une position d'esprit admirable pour faire un marché. Il me falloit une voiture pour voyager en France; les piétons sont mal reçus dans les auberges. J'apperçus des chaises dans la cour de l'hôtellerie, & je descendis de ma chambre pour en acheter ou pour en louer une. Une vieille désobligeante qui étoit placée dans le coin le plus reculé de la cour, me frappa d'abord les yeux, & je sautai dedans: je la trouvai assez commode; elle me plut, & je fis appeller M. Dessein, le maître de l'hôtellerie.... Mais M. Dessein étoit allé à vêpres. Cela me fâcha un peu: j'aurois fait tout de suite mon affaire.... J'allois descendre, lorsque j'apperçus le moine de l'autre côté de la cour, causant avec une dame qui venoit d'arriver à l'auberge..... Je ne voulois pas qu'ils me vissent; je tirai le rideau de taffetas. Mais que faire dans une désobligeante?.... Parbleu! me voilà bien embarrassé, dis-je; j'ai envie d'écrire mon voyage, qui m'empêche d'en faire ici la préface?.... Je tirai de ma poche ma plume *sans fin*, & je me mis à écrire.

CHAPITRE VII.

Préface dans la Désobligeante.

JE ne doute point qu'il n'y ait des philosophes, péripatéticiens ou autres, il n'importe, qui n'aient observé que la nature, de sa propre autorité, avoit mis des bornes au mécontentement de l'homme; pour moi je l'ai remarqué, & j'ai cru voir qu'elle avoit agi pour lui de la maniere la plus commode & la plus favorable: elle l'a, en effet, obligé à travailler pour obtenir ses aisances, & pour soutenir les revers de la fortune dans son propre pays. Ce n'est que chez lui qu'elle l'a pourvu d'objets les plus propres à participer à son bonheur, ou à supporter une partie de ses peines: fardeau qui, dans tous les âges & dans toutes les contrées, a toujours paru trop pesant pour les épaules d'une seule personne. Il arrive quelquefois, malgré cela, que nous pouvons étendre notre bonheur au-delà des limites de notre patrie: mais l'embarras de s'exprimer, le manque de connoissances, le défaut de liaisons, la différence qui se trouve dans l'éducation, les mœurs, les coutumes, tout cela forme tant de difficultés, nous trouvons tant d'obstacles à communiquer nos sensations hors

de notre propre ſphere, qu'il eſt preſque impoſſible de les ſurmonter.

Il s'enſuit de là que la balance du commerce *ſentimental* eſt toujours contre celui qui ſort de chez lui. Les gens qu'il rencontre lui font acheter au prix qu'ils veulent, les choſes dont il n'a guere beſoin; ils prennent rarement ſa converſation en échange pour la leur, ſans qu'il y perde... Et il eſt forcé de changer ſouvent de correſpondans pour tâcher d'en trouver de plus équitables. On devine aiſément tout ce qu'il a à ſouffrir.

Cela me conduit à mon ſujet, &, ſi le mouvement que je fais faire à la déſobligeante me permet d'écrire, je vais développer les cauſes qui excitent à voyager.

Les gens oiſifs qui quittent leur pays natal pour aller chez les étrangers, ont leurs raiſons : elles viennent de l'une ou de l'autre de ces trois cauſes générales :

Infirmités du corps,
Foibleſſe d'eſprit,
Néceſſité inévitable.

Les deux premieres cauſes renferment ceux que l'orgueil, la curioſité, la vanité, une humeur ſombre, excitent à s'expatrier; & cela peut être combiné & ſubdiviſé à l'infini.

La troiſieme claſſe offre une armée de

pélerins ou plutôt de martyrs. C'eſt ainſi que voyagent, ſur l'obédience d'un ſupérieur, les moines de toutes les couleurs; c'eſt ainſi que les coupables vont chercher le châtiment de leurs crimes; & vous, heureux enfans de famille, aimables libertins, n'eſt-ce pas auſſi de cette maniere que vous faites des voyages auxquels vous êtes forcés par des parens barbares, qui s'érigent en perturbateurs de vos plaiſirs?

Mais qu'ai-je fait?.... Réparons promptement cette faute. J'ai oublié une autre claſſe. On ne peut, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, obſerver trop de délicateſſe & de préciſion pour ne point confondre les caracteres. Les hommes dont je veux parler ici, ſont ceux qui traverſent les mers & ſéjournent chez les étrangers, dans l'idée ou d'y faire fortune, ou de dépenſer moins que chez eux: l'imagination la plus vive ne pourroit ſe retracer la variété de leurs prétextes. Peut-être s'épargneroient-ils beaucoup de peine inutile en reſtant dans leur pays.... Mais cette réflexion n'empêche pas leurs eſſaims nombreux de ſe répandre; & comme leurs raiſons de voyager ne ſont pas auſſi uniformes que celles des autres voyageurs, je les diſtinguerai ſeulement ſous le titre de ſimples voyageurs.

Et voici comme je diviſe le cercle entier des voyageurs.

Voyageurs oiſifs,
Voyageurs curieux,
Voyageurs menteurs,
Voyageurs orgueilleux,
Voyageurs vains,
Voyageurs ſombres.

Viennent enſuite :

Les voyageurs contraints, les moines, les bandits, &c.

Les voyageurs innocens & infortunés.

Les voyageurs ſimples.

Enfin, s'il vous plaît, le voyageur *ſentimental*, ou moi-même qui ai auſſi voyagé... Je vais rendre compte de mes voyages; & ſi l'on me demande pourquoi je les ai faits, je n'ai rien de caché pour vous, mon cher lecteur. Je les ai faits par néceſſité & par le beſoin que j'avois de voyager autant que tout autre.

Je ſais que mes obſervations ſont d'une tournure différente de celles des écrivains qui m'ont précédé, & que j'aurois, peut-être, pu exiger pour moi ſeul une niche à part; mais en voulant attirer l'attention ſur moi, ce ſeroit empiéter ſur les droits du voyageur vain, & j'abandonne cette prétention juſqu'à ce qu'elle ſoit mieux fondée que ſur l'unique nouveauté de ma voiture.

Mon lecteur ſe placera lui-même comme il voudra dans le catalogue. Il ne lui faut,

s'il a voyagé, que peu d'étude & de réflexion, pour ſe mettre dans le rang qui lui convient. Ce ſera toujours un pas qu'il aura fait pour ſe connoître; & je parierois, malgré ſes voyages, qu'il s'appercevra qu'il a conſervé quelque teintûre de ce qu'il étoit avant qu'il les commençât.

L'homme qui, le premier, tranſplanta des ceps de vignes de Bourgogne au cap de Bonne-Eſpérance, ne s'imagina pas, ſans doute, quoique Hollandois, qu'il boiroit au Cap du même vin que ces ceps de vignes auroient produit ſur les côteaux de Baune & de Pomar.... Il étoit trop phlegmatique pour s'attendre à pareille choſe; mais il étoit, au moins, dans l'idée qu'il boiroit une eſpece de liqueur vineuſe, bonne, médiocre, ou tout-à-fait mauvaiſe. Il ſavoit que cela ne dépendoit pas de ſon choix, & que ce qu'on appelle haſard, devoit décider du ſuccès. Cependant il en eſpéroit la meilleure réuſſite: mais Vanmynher, par une confiance trop préſomptueuſe dans la force de ſa tête & dans la profondeur de ſa diſcrétion, auroit bien pu voir renverſer l'une & l'autre par les fruits de ſon nouveau vignoble, & devenir la riſée du peuple. Il n'auroit pas été le premier cultivateur des côteaux, qui, pour prix de ſes ſoins, eût montré ſa nudité.

Il en eſt de même d'un pauvre voyageur qui ſe hiſſe dans un vaiſſeau, ou qui court

la

poſte à travers les royaumes les plus policés du globe, pour s'avancer dans la recherche des connoiſſances & des perfections.

On peut en acquérir en courant les mers & la poſte dans cette vue : mais c'eſt mettre à la loterie. En ſuppoſant qu'on obtienne ainſi des connoiſſances utiles & des perfections réelles, il faut encore ſavoir ſe ſervir de ce fond acquis, avec précaution & avec économie, pour le faire tourner à profit. Malheureuſement les chances vont ordinairement au revers & pour l'acquiſition & pour l'application. Cela me fait croire qu'un homme pourroit vivre tout auſſi content dans ſon pays ſans connoiſſances & ſans perfections étrangeres, ſur-tout ſi on n'y avoit pas abſolument beſoin des unes & des autres. Je tombe en défaillance, quand j'obſerve tous les pas que fait un voyageur curieux pour jeter les yeux ſur des ſpectacles & des découvertes qu'il auroit pu voir chez lui. Eh ! pourquoi tant de peines & de fatigues, diſent en duo, Dom Quichotte & Sancho-Pança ? Le ſiecle eſt ſi éclairé, qu'à peine il y a quelque pays ou quelque coin dans l'Europe, dont les rayons ne ſoient pas traverſés ou échangés réciproquement avec d'autres. Les rameaux divers des connoiſſances reſſemblent à la muſique dans les rues des villes d'Italie ; on participe *gratis* à ſes agrémens. Mais il n'y a pas de nation ſous le ciel ; & Dieu, à qui je rendrai compte

un jour de cet ouvrage, Dieu eſt témoin que je parle ſans oſtentation ; il n'y a pas, dis-je, une nation ſous le ciel qui ſoit plus féconde dans les genres variés de la littérature.... où l'on fète plus les ſciences... où l'on puiſſe les acquérir avec plus de ſûreté.... où les arts ſoient plus encouragés & plutôt portés à leur perfection... où la nature ſoit plus approfondie.... où le génie ſoit mieux ſoutenu par la variété des eſprits & des caracteres.... Où allez-vous donc, mes chers compatriotes ?

Nous ! dirent-ils, nous ne faiſons que regarder cette chaiſe. Votre très-humble ſerviteur, leur dis-je, en ſautant dehors, & en ôtant mon chapeau. L'un d'eux, qui étoit un voyageur curieux, me dit qu'ils avoient envie de ſavoir d'où venoit ce mouvement qu'ils avoient remarqué dans la chaiſe.... C'étoit, comme vous voyez, l'agitation d'un homme qui écrivoit une préface... Je n'ai jamais entendu parler, dit l'autre, qui étoit un voyageur ſimple, d'une préface écrite dans une *déſobligeante*.... Elle auroit, peut-être, été plus chaudement faite, lui dis-je, dans un vis-à-vis....

Mais un Anglois ne voyage pas pour voir des Anglois.... Je me retirai dans ma chambre.

CHAPITRE VIII.

Un prêté pour un rendu.

JE marchois dans le long corridor. Il me sembloit qu'une ombre plus épaisse que la mienne en obscurcissoit le passage. C'étoit effectivement M. Dessein qui, étant revenu de vêpres, me suivoit complaisamment, le chapeau sous le bras, pour me faire souvenir que je l'avois demandé. La préface que je venois de faire dans la désobligeante m'avoit dégoûté de cette espece de voiture, & M. Dessein ne m'en parla que par un haussement d'épaules, qui vouloit dire qu'elle ne me convenoit pas. Je jugeai aussi-tôt qu'elle appartenoit à quelque voyageur idiot, qui l'avoit laissée à la probité de M. Dessein, pour en tirer ce qu'il pourroit. Il y avoit quatre mois qu'elle étoit dans le coin de la cour. C'étoit le point marqué, où, après avoir fait son tour d'Europe, elle avoit dû revenir. Lorsqu'elle en partit, elle n'avoit pu sortir de la cour sans la raccommoder; elle s'étoit depuis brisée deux fois sur le Mont-Cenis. Toutes ces aventures ne l'avoient pas améliorée, & son repos oisif dans le coin de la cour de M. Dessein, ne lui avoit pas été favorable; mais encore valoit-elle quelque

chose... Peut-être étoit-elle à quelque personne brouillée avec la fortune.... Et quand quelques paroles peuvent soulager la misere, je déteste l'homme qui en est avare....

Je dis à M. Dessein, en appuyant le bout de mes doigts sur sa poitrine: en vérité, si j'étois à votre place, je me piquerois d'honneur pour me défaire de cette désobligeante. Elle doit vous faire des reproches toutes les fois que vous en approchez.

Mon Dieu ! Monsieur, dit M. Dessein, je n'y ai aucun intérêt... Excepté, dis-je, l'intérêt que des hommes d'une certaine tournure d'esprit, M. Dessein, prennent dans leurs propres sensations.... Je suis persuadé qu'un homme qui sent pour les autres aussi bien que pour lui-même... Mais, M. Dessein, je vous connois aussi bien que si je vous avois vu toute ma vie... Vous vous déguisez inutilement; je suis persuadé que chaque nuit pluvieuse vous fait de la peine.... Vous souffrez autant que la machine...

J'ai toujours observé, lorsqu'il y a de l'*aigre-doux* dans un compliment, qu'un Anglois est en doute s'il se fâchera ou non. Un François n'est jamais embarrassé: M. Dessein me salua.

Ce que vous dites est bien vrai, Monsieur, me dit-il; mais je ne ferois dans ce cas-là que changer d'inquiétude & avec perte. Figurez-vous, je vous prie, mon cher Monsieur, si je vous vendois une voiture qui

tombât en lambeaux avant d'être à la moitié du chemin, figurez-vous ce que j'aurois à souffrir de la mauvaise opinion que j'aurois donnée de moi à un homme d'honneur, & de m'y être exposé vis-à-vis d'un *homme d'esprit*.

La dose étoit exactement pesée au poids que j'avois prescrit. Il fallut que je la prisse.. Je rendis à M. Dessein son salut, & sans parler davantage de cas de conscience, nous marchâmes vers sa remise pour voir son magasin de chaises.

CHAPITRE IX.

Dans la rue à Calais.

LE globe que nous habitons, est apparemment une espece de monde querelleur. Comment, sans cela, l'acheteur d'une aussi petite chose qu'une mauvaise chaise de poste, pourroit-il sortir dans la rue avec celui qui veut la vendre, dans des dispositions pareilles à celles où j'étois? Il ne devoit tout au plus être question que d'en régler le prix, & je me trouvois dans la même position d'esprit; je regardois mon marchand de chaises avec les mêmes yeux de colere, que si j'avois été en chemin pour aller au coin de *Hyde-Parc* me battre en duel avec lui. Je ne savois pas

trop bien manier l'épée, & je ne me croyois pas capable de mesurer la mienne avec celle de M. Dessein... Mais cela n'empêchoit pas que je ne sentisse en moi les mouvemens dont on est agité dans cette espece de situation... Je regardois M. Dessein avec des yeux perçans... Je les jetois sur lui en profil... ensuite en face... Il me sembloit un Juif... un Turc... Sa perruque me déplaisoit... J'implorois tous mes dieux pour qu'ils le maudissent... Je le souhaitois à tous les diables...

Le cœur doit-il donc être en proie à toutes ces émotions pour une bagatelle? Qu'est-ce que trois ou quatre louis qu'il peut me faire payer de trop?... Passion basse! me dis-je, en me retournant avec la précipitation naturelle d'un homme qui change subitement de façon de penser... Passion basse, vile!... Tu fais la guerre aux humains: ils devroient être en garde contre toi.... Dieu m'en préserve, s'écria-t-elle, en mettant la main sur son front... Et je vis, en me retournant, la dame que le moine avoit abordée dans la cour... Elle nous avoit suivis, sans que nous nous en fussions apperçus. Dieu vous conserve! lui dis-je, en lui offrant mon bras... Elle avoit des gans de soie noire qui étoient ouverts au bout des pouces & des doigts... Elle accepta mon bras sans façon, & je la conduisis à la porte de la remise.

M. Deſſein dit plus de cinquante fois : le diable emporte les clefs !.. Il ne trouvoit pas la bonne. Nous étions auſſi impatiens que lui, de voir cette porte ouverte ; & nous étions ſi attentifs à l'obſtacle, que je pris la main de la dame ſans preſque m'en appercevoir. La clef ne ſe trouvant point, M. Deſſein nous laiſſa enſemble, la main de la dame dans la mienne, & le viſage tourné vers la porte de la remiſe, en nous diſant qu'il feroit de retour dans cinq ou ſix minutes.

Un colloque de cinq ou ſix minutes, dans une pareille ſituation, fait plus d'effet que s'il duroit cinq ou ſix ſiecles le viſage tourné vers la rue. Ce que l'on ſe dit, dans ce dernier cas, ne vient ordinairement que des accidens qui arrivent au dehors...... Mais, quand les yeux ne ſont point diſtraits, & qu'ils ſe portent ſur un point fixe, le ſujet du dialogue ne vient uniquement que de nous-mêmes... Je ſentis l'importance de la ſituation... Un moment de ſilence après le départ de M. Deſſein, y eût été fatal... La dame ſe feroit infailliblement retournée... Je commençai la converſation ſur le champ.

Je n'écris pas pour excuſer les foibleſſes de mon cœur... Un voyageur doit être fidele dans ſes récits... Je vais donc décrire toutes les tentations que j'éprouvai dans cette occaſion... On me dira peut-être que

je les décris avec trop de ſimplicité... Pourquoi mettrois-je du fard à ce qui n'en a point eu ?

CHAPITRE X.

La porte de la remiſe à Calais.

J'AI dit que je ne voulois pas ſortir de la déſobligeante, parce que je voyois le moine en conférence avec une dame qui venoit d'arriver, & j'ai dit le vrai... Cependant je n'ai pas dit tout le vrai. L'air, la figure de la dame me retenoient autant que lui. Je ſoupçonnois qu'il lui rendoit compte de ce qui s'étoit paſſé entre nous... Cela m'humilioit... J'aurois ſouhaité que le moine eût été dans ſon couvent.

Lorſque le cœur devance le jugement, il épargne au jugement bien des peines. . . Le mien m'aſſura qu'elle étoit d'une beauté d'ange... La beauté mérite qu'on y faſſe attention. .. Mais un objet fait oublier l'autre... Je tirai le rideau de taffetas; j'écrivis ma préface ; & la dame & ſa beauté s'évanouirent. Je ne ſongeai plus à elle.

Mais l'impreſſion qu'elle avoit faite ſur moi, revint auſſi-tôt que je la rencontrai dans la rue. L'air franc, & en même tems réſervé, avec lequel elle me donna le bras,

me parut une preuve d'éducation & de bon ſens. Je ſentois, en la conduiſant, je ne ſais quelle douceur autour d'elle, qui répandoit la tranquillité dans tous mes eſprits.

Bon Dieu! me diſois-je, avec quel plaiſir on meneroit une pareille créature avec ſoi autour du monde!

Je n'avois pas encore vu ſon viſage... Mais qu'importe? Son portrait étoit achevé avant d'arriver à la remiſe. L'imagination m'avoit peint toute ſa tête, & ſe plaiſoit à me faire croire qu'elle étoit auſſi-bien une déeſſe, que ſi je l'euſſe retirée du fond du Tybre... O magicienne! tu es ſéduite, & tu n'es toi-même qu'une friponne ſéduiſante... Tu nous trompes ſept fois par jour avec tes images riantes... Cependant tu les fais avec tant de graces; ils ſont ſi charmans... Tes peintures ſont ſi brillantes qu'on a du regret de rompre avec toi.

Lorſque nous fûmes près de la porte de la remiſe, elle ôta ſa main de devant ſon viſage & ſe laiſſa voir... C'étoit une figure à-peu-près de vingt-ſix ans... Une brune claire, piquante, ſans rouge, ſans poudre, & accommodée le plus ſimplement. A l'examiner en détail, ce n'étoit pas une beauté, mais ſes attraits, dans la ſituation d'eſprit où je me trouvois, m'attachoient plus qu'une beauté éblouiſſante... Sa phyſionomie intéreſſoit. Elle avoit l'air d'une veuve qui avoit ſurmonté les fortes impreſſions de la dou-

leur, & qui commençoit à ſe réconcilier avec ſa perte : mais mille autres revers de la fortune avoient pu tracer les mêmes lignes ſur ſon viſage... J'aurois voulu ſavoir ſes malheurs. Et ſi le ton qui régnoit dans les converſations du tems d'Eſdras eût été à la mode en celui-ci, je lui aurois dit : qu'avez-vous? Pourquoi cet air inquiet? Qu'eſt-ce qui vous chagrine? D'où vous vient ce trouble d'eſprit?... En un mot, je me ſentis de la bienveillance pour elle, & je pris la réſolution de lui faire *ma cour* d'une maniere ou d'autre... Enfin, de lui offrir mes ſervices.

Voilà de quoi je fus tenté, & j'étois diſpoſé à céder à mes tentations, & à les ſatisfaire. Qu'on juge où cela pouvoit me conduire! Nous étions ſeuls; elle avoit ſa main dans la mienne, & nous avions le viſage tourné vers la remiſe, & beaucoup plus près de la porte que la néceſſité ne l'exigeoit.





CHAPITRE XI.

Tout se passe en conversation.

BELLE dame, lui dis-je, en élevant légérement sa main, voici un de ces événemens qu'amene la capricieuse fortune. Nous sommes probablement de différens coins du globe; nous ne nous sommes jamais vus, & elle nous place d'abord ensemble d'une maniere si cordiale, que l'amitié en pourroit à peine faire autant après un mois de la liaison la plus intime!.. „ Et votre réflexion, „ sur ce point, Monsieur, fait voir com- „ bien l'aventure vous a embarrassé!... "

Je sentis tout mon idiotisme. A quel propos, en effet, parler des circonstances d'une situation où l'on se trouve, quand elle est telle qu'on l'a souhaitée? Vous remerciez la fortune, continua-t-elle; vous avez raison... Le cœur le savoit, & le cœur étoit content. Il n'y avoit qu'un philosophe anglois qui pût en avertir une cruelle, afin de lui faire changer de maniere de penser...

En disant cela, elle dégagea sa main avec un coup-d'œil qui me parut un commentaire suffisant sur le texte.

Je l'avoue. J'éprouvai une peine qu'une cause, peut-être, plus digne, ne m'auroit pas fait ressentir... La perte de sa main me

mortifioit, & la maniere dont je l'avois perdue ne portoit point de baume fur la bleffure... Je fentis alors, plus que je n'ai jamais fait de ma vie, le défagrément que caufe une fotte infériorité.

Mais de pareilles victoires ne donnent qu'un triomphe momentané. Un cœur vraiment féminin n'en jouit pas long-tems. Cinq ou fix fecondes changerent la fcene : elle ne m'avoit pas tout dit : elle appuya fa main fur mon bras pour achever, & je me remis, fans favoir comment, dans ma premiere fituation...

J'attendois qu'elle me parlât... Elle n'avoit rien à ajouter.

Je donnai alors une autre tournure à la converfation. La morale & l'efprit de la fienne m'avoient fait voir que je n'avois pas bien faifi fon caractere. Elle tourna fon vifage vers moi, & je m'apperçus que le feu qui l'avoit coloré pendant qu'elle me parloit, s'étoit évanoui... Ses mufcles s'étoient relâchés, & je revis ce même air de peine qui m'avoit d'abord intéreffé en fa faveur. Qu'il étoit trifte de voir cet efprit fin & délicat en proie à la douleur ! Je la plaignis de toute mon ame. Ce que je vais dire va, peut-être, paroître ridicule à un cœur infenfible.... Mais, en vérité, j'aurois pu en ce moment la prendre & la ferrer dans mes bras, quoique dans la rue, fans en rougir.

Mes doigts ferroient les fiens, & le bat-

tement de mes arteres qui s'y faiſoit ſentir, lui apprit ce qui ſe paſſoit en moi... Elle baiſſa les yeux... Un moment de ſilence s'enſuivit.

Je craignis d'avoir fait dans cet intervalle quelques légers efforts pour ſerrer davantage ſa main; car j'éprouvai une ſenſation plus ſubtile dans la mienne... Ce n'eſt pas qu'elle voulût la retirer... Non... Mais la penſée auroit pu lui en venir, & je l'aurois infailliblement perdue une ſeconde fois, ſi l'inſtinct, plus que la raiſon, ne m'eût ſuggéré fort à propos une derniere reſſource dans ces ſortes de périls... Je tins alors ſa main ſi légerement, qu'il ſembloit que j'étois ſur le point de lui rendre ſa liberté de mon propre gré; c'eſt ainſi qu'elle me la laiſſa. Elle étoit encore dans la mienne, lorſque je vis M. Deſſein qui revenoit avec les clefs. Je tombai alors dans une inquiétude terrible. L'idée du moine me revint, & je craignois qu'il n'eût donné de moi de mauvaiſes impreſſions à la dame, en lui contant mon hiſtoire : j'étois fort embarraſſé de ſavoir comment je les effacerois.



CHAPITRE XII.

La tabatiere à Calais.

ON ne parle pas si-tôt d'un loup, dit-on, que... Il faut qu'il en soit de même, quand on ne fait seulement qu'y penser; & il faut, apparemment aussi, que ce proverbe s'applique à d'autres êtres qu'aux loups...

Le bon vieillard de moine étoit effectivement à quatre pas de nous, lorsque je me rappellai ce qui s'étoit passé entre lui & moi... Il avançoit d'un pas timide, dans la crainte, sans doute, de se rendre importun... Il approche enfin d'un air libre... Il avoit sa tabatiere à la main, & il me la présenta ouverte avec beaucoup de franchise. — Vous goûterez de mon tabac, lui dis-je, en tirant de ma poche une petite tabatiere d'écaille que je mis dans sa main... Il est excellent, dit-il. Hé bien! lui dis-je, faites-moi donc la grace de garder le tabac & la tabatiere... Je vous prie, lorsque vous en prendrez une prise, de vous souvenir que c'est l'offrande de paix d'un homme qui vous a traité brusquement... Mais qui ne vous vouloit point de mal.

Le pauvre moine devint rouge comme de l'écarlate... Mon Dieu! dit-il, en serrant

ſes mains l'une contre l'autre, vous n'avez jamais été bruſque à mon égard...

Oh! pour cela, dit la dame, je crois qu'il en eſt incapable...

Je rougis à mon tour... Et quelle en fut la cauſe? Je le laiſſe à deviner à ceux qui ont du ſentiment.

Pardonnez-moi, madame, je l'ai traité rudement & ſans ſujet...

Cela eſt impoſſible, dit-elle... Oui: s'écria le moine avec une vivacité qui lui paroiſſoit étrangere... Ç'à été ma faute & l'indiſcrétion de mon zele... La dame dit que cela ne pouvoit pas être, & je m'unis à elle pour ſoutenir qu'il étoit impoſſible qu'un homme auſſi honnête que lui pût offenſer qui que ce ſoit.

J'ignorois avant ce moment qu'une diſpute pût cauſer une irritation auſſi douce & auſſi agréable dans toutes les parties ſenſitives de notre exiſtence. Nous reſtâmes dans le ſilence... Et nous y reſtâmes, ſans éprouver cette peine ridicule que l'on reſſent, pour l'ordinaire, dans une compagnie où l'on s'entre-regarde dix minutes ſans dire moi...

Le moine pendant cet intervalle, frottoit une tabatiere de corne ſur la manche de ſon froc... Dès qu'il lui eût donné un peu de luſtre, il fit une profonde inclination, & me dit qu'il ne ſavoit pas ſi c'étoit la foibleſſe ou la bonté de nos cœurs qui nous avoit engagés dans cette conteſtation.. Quoi

qu'il en ſoit, Monſieur, je vous prie de faire une échange de boëtes... Il me préſenta la ſienne d'un air gai, baiſa la mienne, la mit dans ſon ſein... & s'en alla ſans rien dire...

Ah!... Je conſerve ſa boëte... Elle vient au ſecours de ma religion, pour aider mon eſprit à s'élever au-deſſus des choſes terreſtres... Je la porte toujours ſur moi... Elle me fait ſouvenir de la douceur & de la modération de celui qui la poſſédoit, & je tâche de le prendre pour modele dans tous les embarras de ce monde. Il en avoit eſſuyé beaucoup. Son hiſtoire, qu'on m'a racontée depuis, étoit un tiſſu de peines & de déſagrémens. Il les avoit ſupportés juſqu'à l'âge de quarante-cinq ans. Mais, alors, accablé par le chagrin qu'il reſſentit des ingratitudes qu'il eſſuya, & par les revers qui lui étoient arrivés, dans une tendre paſſion, il abandonna & le monde & le beau ſexe, & ſe retira dans le ſanctuaire, ou plutôt en lui-même.

Je ſens un poids ſur mes eſprits, lorſque je ſonge qu'en repaſſant par Calais, on me dit que le P. Laurent étoit mort depuis quelques mois. Il étoit enterré dans un petit cimetiere à deux lieues de la ville.... Je voulus aller viſiter ſon tombeau... Aſſis près de ſa tombe... tirant de ma poche ſa petite boëte de corne... & arrachant quelques orties qui n'avoient que faire de croître dans ce lieu ſacré... Toute cette ſcene frappa tellement

tellement mes ſens que je verſai un torrent de larmes... Quelle foibleſſe? Hé oui!... Je ſuis auſſi foible qu'une femme... Je prie, cependant, mes lecteurs de me plaindre plutôt que de rire de ma tendreſſe pour le P. Laurent.

CHAPITRE XIII.

Victoire.

JE n'avois point encore lâché la main de la dame... Il eût même été peu décent, ſelon moi, de la lâcher ſans la baiſer, & je m'y haſardai... O ciel! quel étrange effet! Que la nature a de nuances délicates, pour animer la beauté modeſte!

Les deux voyageurs qui m'avoient parlé dans la cour, vinrent à paſſer dans ce moment critique, & s'imaginerent, pour le moins, que nous étions le mari & la femme. Le voyageur curieux s'approcha, & nous demanda ſi nous partions pour Paris le lendemain matin... Je lui dis que je ne pouvois répondre que pour moi-même... La dame ajouta qu'elle alloit à Amiens. Nous y dinâmes hier, dit le voyageur ſimple. Vous traverſerez cette ville, me dit l'autre, en allant à Paris. J'allois lui faire mille remerciemens de m'avoir appris qu'Amiens

étoit ſur la route... Mais je tirai de ma poche la petite boëte de corne de mon pauvre moine, pour prendre une priſe de tabac... Je les ſaluai d'un air tranquille, & leur ſouhaitai un bon paſſage à Douvres... Ils nous laiſſerent ſeuls...

Mais, me dis-je à moi-même, quel mal y auroit-il que j'offriſſe à cette dame affligée la moitié de ma chaiſe? Quel grand malheur pourroit-il s'enſuivre?... Quel malheur? s'écrierent en foule toutes les paſſions baſſes qui ſe réveillerent en moi... Ne voyez-vous pas, diſoit l'avarice, que cela vous obligera de prendre un troiſieme cheval, & qu'il vous en coûtera vingt francs de plus?

Vous ne ſavez pas qui elle eſt, diſoit la précaution... Ni les embarras que cette affaire peut vous cauſer, diſoit la lâcheté à mon oreille.

Vous pouvez compter, Yorick, ajoutoit la diſcrétion, que l'on dira que c'eſt votre maîtreſſe, & que Calais a été le lieu de votre rendez-vous.

Comment pourrez-vous après cela, s'écria l'hypocriſie, montrer votre viſage en public?... Et vous élever, diſoit la puſillanimité, dans l'égliſe?... Au-delà d'un ſimple canonicat?.. ajoutoit l'orgueil.

Mais... Répondois-je à tout cela, c'eſt une honnêteté... Je n'agis guere que par ma premiere impreſſion, & j'écoute ſur-tout

fort peu les raisonnemens qui contribuent à endurcir le cœur... Je me retournai précipitamment vers la dame...

Elle n'étoit déjà plus là... Elle étoit partie, sans que je m'en apperçusse, pendant que cette cause se plaidoit, & avant que je l'eusse gagnée, elle avoit déja fait douze ou quinze pas dans la rue. Je courus à elle pour lui faire ma proposition le mieux qu'il me seroit possible... Mais elle marchoit la joue appuyée sur sa main, les yeux fixés en terre, & du pas lent & mesuré d'une personne qui pense... J'en fus frappé, & je m'arrètai. Elle se fait apparemment le même procès que je me suis fait, me dis-je. Que le ciel vienne à son secours ! Elle a probablement quelque marâtre entichée de pruderie, quelque tante hypocrite, quelque vieille femme ignorante à consulter sur ce pas glissant... Et elle s'avise comme je me suis avisé... Gardons-nous, me dis-je, de l'interrompre & de la prendre par surprise... Je m'en retournai doucement en arriere, & fis deux ou trois tours devant la porte de la remise.



CHAPITRE XIV.

Découverte.

La premiere fois que je l'avois vue, l'imagination m'avoit prêté ses yeux : je l'avois trouvée charmante. L'imagination inspire aussi de la confiance, & je crus facilement qu'elle étoit au rang des êtres les plus aimables... Je me figurai ensuite qu'elle étoit veuve & dans l'affliction... & je m'arrètai à toutes ces idées. Cette situation me plaisoit... Elle seroit restée avec moi jusqu'à minuit, que je m'en serois tenu à ce systême ; c'est ainsi que je l'aurois toujours considérée.

Mais le moment, peut-être, de nous séparer n'étoit pas éloigné, & elle n'avoit pas fait vingt pas, que je desirai de savoir plus de particularités. L'idée d'une plus grande séparation vint me saisir & m'allarmer... Il pouvoit se faire que je ne la reverrois plus... Le cœur veut épargner autant qu'il peut, &, dans ce malheur, je voulois, au moins, des traces sur lesquelles mes souhaits pourroient la rejoindre, si je ne la voyois plus moi-même. En un mot, je voulois savoir son nom... le nom de sa famille, son état... Je savois l'endroit où elle alloit... Je voulois savoir encore d'où elle venoit. Mais com-

ment parvenir à toutes ces connoiſſances ? Cent petites délicateſſes s'y oppoſoient. Je formai vingt plans différens... Je ne pouvois pas lui faire des queſtions directes... La choſe, du moins, me paroiſſoit impoſſible.

Un petit officier François, de fort bon air, qui venoit en danſant au bruit d'une ariette qu'il fredonnoit, me fit voir que ce qui me ſembloit ſi difficile, étoit la choſe du monde la plus aiſée. Il ſe trouva entre la dame & moi au moment qu'elle revenoit à la porte de la remiſe... Il m'aborda, & à peine m'avoit-il parlé, qu'il me pria de lui faire l'honneur de le préſenter à la dame... Je n'avois pas été préſenté moi-même... Il ſe préſenta ſans moi. Vous venez de Paris, apparemment, lui dit-il, madame ? Non : mais je vais, dit-elle, prendre cette route. Vous n'ètes pas de Londres ? Elle répondit que non. Ah ! madame vient de Flandres ? apparemment vous êtes Flamande ? La dame répondit oui... De Lille, peut-être ?... Non... Ni d'Arras ? ni de Cambrai ? ni de Gand ? ni de Valenciennes ? ni de Bruxelles ?... La dame dit qu'elle étoit de Bruxelles.

Oh ! oh ! J'ai eu l'honneur d'aſſiſter au bombardement de cette ville. Il y faiſoit chaud... Il faut l'avouer, cette place étoit admirablement bien ſituée pour cela... Je m'en ſouviens ; elle étoit remplie de nobleſſe, quand les Impériaux en furent chaſ-

ſés par les François... La dame lui fit une légere inclination de la tète... Il lui raconta la part qu'il avoit eue au ſuccès de cette affaire... la pria de lui faire l'honneur de lui dire ſon nom... Et madame, ſans doute, a ſon mari, dit-il, en regardant par deſſus ſon épaule, & faiſant deux pas en arriere?.. Je vous joins, s'écria-t-il... Et ſans attendre de réponſe, il s'en alla, en ſautant, joindre ſes camarades.

Je le conſidérai avec des yeux attentifs... Apparemment, me dis-je d'un ton de reproche, que je n'ai pas aſſez médité les importantes leçons de la *civilité* qu'on a miſes dans les mains de mon enfance; car je n'en pourrois pas faire autant.



CHAPITRE XV.

Un autre en profiteroit.

MONSIEUR Deſſein s'étoit arrèté à cauſer à quelque diſtance, & il arriva avec la clef de la remiſe à la main, & nous ouvrit les grands battans de ſon magaſin de chaiſes.

Le premier objet qui me donna dans l'œil fut une autre guenille de déſobligeante, le vrai portrait de celle qui m'avoit plu une heure auparavant, mais qui, depuis, avoit excité en moi une ſenſation ſi déſagréable... Il me ſembloit qu'il n'y avoit qu'un ruſtre, un homme inſociable qui eût pu imaginer une telle machine, & je penſois à-peu-près de même de ceux qui s'en ſervoient.

J'obſervai qu'elle cauſoit autant de répugnance à la dame qu'à moi... M. Deſſein s'en apperçut, & il nous mena vers deux chaiſes qui devinrent tout de ſuite l'objet de ſes éloges. Mylord B... dit-il, les avoit achetées pour faire un grand tour... Mais elles n'ont pas été plus loin que Paris... Cela vaut du neuf... M. Deſſein, elles ſont trop bonnes... & je paſſai à une autre qui étoit derriere, & qui me parut me convenir... J'entrai, ſur le champ, en négociation du prix... Cependant, dis-je, en ouvrant la portiere & en montant dedans, il

me semble qu'on auroit bien de la peine à y tenir deux... Ayez la bonté, madame, dit M. Dessein en lui offrant son bras, d'y monter aussi... La dame hésita une demi-seconde... & s'y plaça... Et M. Dessein, à qui un domestique faisoit signe qu'il vouloit lui parler, ferma, par inadvertance, sans doute, la portiere sur nous & nous laissa.

CHAPITRE XVI.

Aveu.

Voilà qui est plaisant, dit la dame en souriant. C'est la seconde fois que, par des hasards fort indifférens, on nous laisse ensemble : *cela est comique.*

Il ne manque, du moins, pour le rendre tel, lui dis-je, que l'usage *comique* que la galanterie françoise voudroit faire de cette aventure... Faire l'amour dans le premier moment... Offrir sa personne au second...

C'est là leur fort, répondit la dame.

On le suppose, au moins... Et je ne sais trop comment cela arrive... Mais ils ont acquis la réputation de mieux faire l'amour que tous les autres hommes... Reste à savoir s'ils ont plus d'aptitude à saisir le moment favorable... Pour moi je les crois

très-mal adroits... & qu'ils exercent plus que d'autres la patience de Cupidon...

Quoi! Vous croiriez qu'ils ſongent à faire l'amour par ſentiment!

C'eſt comme ſi je prétendois qu'on pourroit faire un bel habit avec des morceaux de reſte & de toutes couleurs... Ou qu'on peut faire réellement l'amour tout d'un coup & à la premiere rencontre, en diſant ſeulement qu'on le fait... Ils ne font tout au plus que propoſer & la choſe & eux-mêmes, avec le pour & le contre à l'examen d'un eſprit ſolide & qui n'eſt point animé...

La dame m'écoutoit, comme ſi elle s'attendoit à quelque choſe de plus...

Conſidérez donc, madame, lui dis-je, en poſant ma main ſur la ſienne...

Que les perſonnes graves déteſtent l'amour à cauſe du nom.

Les intéreſſées le haïſſent, parce qu'elles donnent la préférence à autre choſe.

Les hypocrites paroiſſent l'avoir en horreur, en feignant de n'aſpirer qu'aux choſes céleſtes.

Le vrai de tout cela, c'eſt que nous ſommes beaucoup plus effrayés que bleſſés par cette paſſion... Un homme qui ne prononceroit le mot d'amour qu'après une heure ou deux de ſilence, paroîtroit tout-à-fait extraordinaire... Ah! Quel homme! qu'il eſt gauche! Cependant, admirez ma ſimplicité!... Il me ſemble qu'une ſuite de petites

attentions tranquilles... qui ſe montreroient de façon à ne pas allarmer, & ne ſeroient pourtant pas aſſez vagues pour être mépriſées, un tendre regard de tems en tems, mais peu, ou même point du tout de diſcours à ce ſujet... Il me ſemble... Oui, la nature s'en mêleroit & façonneroit tout cela, comme elle l'entend...

Hé bien! dit la dame, en rougiſſant, je crois que vous n'avez point ceſſé de me faire l'amour depuis que nous ſommes enſemble...

CHAPITRE XVII.

Le malheur & le bonheur.

LE retour de M. Deſſein marqua le malheur. Il ouvrit la portiere, & dit à la dame que M. le comte de L. ſon frere venoit d'arriver... Je ſouhaitois certainement tout le bien poſſible à la belle: mais j'avouerai que cet événement attriſta mon cœur. Je ne lui cachai pas la peine qu'il me faiſoit.... En vérité, madame, il eſt fatal à une propoſition que j'allois vous faire... Je...

Il eſt inutile, dit-elle, en m'interrompant & en mettant une de ſes mains ſur les deux miennes, de m'expliquer votre projet. Il eſt rare, mon bon monſieur, qu'un homme

ait quelque propofition à faire à une femme, fans qu'elle en ait le preffentiment...

Oui, la nature, dis-je, l'arme de ce preffentiment pour la garantir du piege...

Mais, dit elle, en me fixant, eft-ce que j'aurois eu quelque chofe à craindre? Je ne puis le croire, &, à vous parler franchement, j'étois déterminée à accepter votre propofition, fi vous me l'euffiez faite... Elle fe tut un moment... Je fuis perfuadée, reprit-elle, que vous m'auriez difpofée à vous raconter une hiftoire qui, de tout ce qui auroit pu nous arriver dans le voyage, auroit rendu la compaffion la chofe la plus dangereufe...

En me difant cela, elle me tendit la main... Je la baifai deux fois, & elle defcendit de la chaife en me difant adieu, avec un regard mèlé de fenfibilité & de douceur.



CHAPITRE XVIII.

La maniere de voir.

ELLE ne m'eût pas ſitôt quitté que je commençai à m'ennuyer. Je ſentis que les momens étoient plus longs, & je n'ai, peut-être, jamais fait un marché de douze guinées auſſi promptement dans toute ma vie que celui de ma chaiſe. Je donnai ordre qu'on m'amenât des chevaux de poſte, & je dirigeai mes pas vers l'hôtellerie.

Ciel ! dis-je, en entendant cinq heures ſonner, & en faiſant réflexion qu'il n'y avoit que deux heures que j'étois à Calais, quel volume d'aventures cet inſtant ſi court ne pourroit-il pas produire ? Quel ſujet pour un homme qui s'intéreſſe à tout, & ne laiſſe rien échapper de ce que le tems & le haſard lui préſentent continuellement !

Je ne ſais ſi cet ouvrage aura jamais quelque utilité. Peut-être qu'un autre réuſſira mieux. Mais qu'importe ? C'eſt un eſſai que je fais ſur la nature humaine... Il ne me coûte que mon travail. Cette expérience me fait plaiſir. Elle anime la circulation de mon ſang, diſſipe les humeurs ſombres, éclaire mon jugement & ma raiſon : c'eſt aſſez... Je ſuis trop payé.

Je plains l'homme qui, voyageant de Dan à Bersheba (*a*), peut s'écrier : tout eſt triſte ! Oui, ſans doute, le monde entier eſt ſtérile pour ceux qui ne veulent pas cultiver les fruits qu'il préſente : mais, me diſois-je à moi-même, en frottant gaiement mes mains l'une contre l'autre, je ſerois au milieu d'un déſert que je trouverois de quoi m'affecter... Un doux mirthe, un triſte cyprès m'attireroient ſous leur feuille... Je les bénirois de l'ombrage bienfaiſant qu'ils m'offriroient... Je graverois mon nom ſur leur écorce, je leur dirois, vous êtes les arbres les plus agréables de tout le déſert. Je gémirois avec eux en voyant leurs feuilles deſſécher & tomber, & ma joie ſe mèleroit à la leur, quand le retour de la belle ſaiſon les couronneroit d'une riante verdure.

Le ſavant Smelfungus voyagea de Boulogne à Paris, de Paris à Rome, & ainſi de ſuite. Le ſavant Smelfungus avoit la jauniſſe. Accablé d'une humeur ſombre, tous les objets qui ſe préſenterent à ſes yeux, lui parurent décolorés & défigurés... Il nous a donné la relation de ſes voyages : ce n'eſt qu'un triſte détail de ſes pitoyables ſenſations.

Je rencontrai Smelfungus ſous le grand portique du Panthéon... Il en ſortoit... Hé

(*a*) Villes qui étoient ſituées aux deux extrêmités de la Judée.

bien! que dites-vous de ce ſuperbe édifice? lui dis-je. Moi? *Ce n'eſt qu'un vaſte cirque pour un combat de coqs*... Je voudrois, lui dis-je, que vous n'euſſiez rien dit de pis de la Venus de Médicis... J'avois appris, en paſſant à Florence, qu'il avoit fort mal traité la déeſſe, parce qu'il la regardoit comme la beauté la plus proſtituée du pays.

Smelfungus revenoit de ſes voyages, & je le rencontrai encore à Turin... Il n'eut que de triſtes aventures ſur la terre & ſur l'onde à me raconter. Il n'avoit vu que des gens qui s'entre-mangent comme les Antropophages... Il avoit été écorché vif, & plus maltraité que St. Barthelemy dans toutes les auberges où il étoit entré.

Oh! je veux le publier dans tout l'univers, s'écria-t-il. Vous ferez mieux, lui dis-je, d'aller voir votre médecin.

Mundungus, homme dont les richeſſes étoient immenſes, ſe dit un jour : allons, faiſons *le grand tour*. Il va de Rome à Naples, de Naples à Veniſe, de Veniſe, à Vienne, à Dreſde, à Berlin... Et Mundungus, à ſon retour, n'avoit pas retenu une ſeule anecdote agréable... Il ne diſoit pas une ſeule choſe qui eût du bon ſens & de la liaiſon. Il avoit parcouru les grandes routes, ſans jeter les yeux ni d'un côté ni de l'autre, de crainte que l'amour ou la compaſſion ne le détournât de ſon chemin.

Que la paix ſoit avec eux, s'ils peuvent

la trouver! Mais le ciel, s'il étoit possible d'y atteindre avec de pareilles humeurs, n'auroit point d'objets qui pussent fixer & amollir la dureté de leurs cœurs.... Les doux esprits, sur les aîles de l'amour, viendroient se réjouir de leur arrivée : ils n'entendroient autre chose que des cantiques de joie, des extases de ravissement & de bonheur... O! mes chers lecteurs, les ames de Smelfungus & de Mundungus... Je les plains.... Elles n'ont point apporté de sensibilité... Les douces sensations ne les affectent jamais... Smelfungus, Mundungus seroient placés dans la demeure la plus heureuse du ciel... Les ames de Smelfungus & de Mundungus s'y croiroient malheureuses, & gémiroient pendant toute l'éternité.



CHAPITRE XIX.

Montreuil.

MON porte-monteau étoit tombé une fois de derriere la chaiſe; j'avois été obligé de deſcendre deux fois par la pluïe, & je m'étois mis une autre fois dans la boue juſqu'aux genoux pour aider le poſtillon à l'attacher... Je ne ſavois ce qui cauſoit un dérangement ſi fréquent. J'arrive à Montreuil, & l'hôte me demande ſi je n'ai pas beſoin d'un domeſtique. A ce mot, je devine que c'eſt le défaut d'un domeſtique qui eſt cauſe que mon porte-manteau ſe dérange ſi ſouvent.

Un domeſtique? dis-je. Oui, j'en ai bien beſoin. Il m'en faut un: Monſieur, dit l'hôte, c'eſt qu'il y a ici près un jeune homme qui ſeroit charmé d'avoir l'honneur de ſervir un Anglois. Et pourquoi plutôt un Anglois qu'un autre? Ils ſont ſi généreux! répond l'hôte. Bon! dis-je, en moi-même. Je gage que ceci me coûtera vingt ſols de plus ce ſoir... C'eſt qu'ils ont de quoi faire les généreux, ajouta-t-il. Courage! me diſois-je, autres vingt ſols à noter. Pas plus tard qu'hier au ſoir, continua-t-il, un milord Anglois offrit un écu à la fille...

fille... Tant pis pour mademoiselle Jeanneton, dis-je.

Mademoiselle Jeanneton étoit fille de l'hôte, & l'hôte s'imaginant que je n'entendois pas bien le françois, se hasarda à m'en donner une leçon. Ce n'est pas *tant pis*, que vous auriez dû dire, Monsieur, c'est *tant mieux*. C'est toujours tant mieux, quand il y a quelque chose à gagner; tant pis, quand il n'y a rien.

Oh! cela revient au même, lui dis-je. Pardonnez-moi, monsieur, dit l'hôte: cela est bien différent.

Ces deux expressions, tant pis & tant mieux, sont les deux grands pivots de presque toutes les conversations françoises, & il est bon d'avertir qu'un étranger qui va à Paris, feroit bien de s'instruire, avant d'arriver, de toute l'étendue de leur usage.

Un jeune marquis, plein de vivacité, demanda à M. Hume, à la table de notre ambassadeur, s'il étoit M. Hume le poëte. Non, dit M. Hume, tranquillement. Tant pis, répond le marquis.

C'est M. Hume l'historien, dit un autre. Ah! tant mieux, dit le marquis; & M. Hume, dont le cœur, comme on sait, est excellent, remercia le marquis pour son tant pis & pour son tant mieux.

L'hôte, après sa leçon, appella La Fleur. C'est ainsi que se nommoit le jeune homme qu'il me proposoit. Je ne puis rien dire de

ſes talens; monſieur en jugera mieux que moi : mais pour ſa probité, j'en réponds.

Je ne ſais quel ton il donna à ce qu'il diſoit : mais il me fit faire attention à ce que j'allois faire, & La Fleur qui attendoit dehors avec cette impatience qu'ont tous les enfans de la nature en certaines occaſions, fit ſon entrée.

CHAPITRE XX.

Il faut ſavoir s'accommoder de tout.

JE ſuis diſpoſé à penſer favorablement de tout le monde au premier abord, & ſur-tout d'un pauvre diable qui vient offrir ſes ſervices à un auſſi pauvre diable que moi : mais ce penchant me donne quelquefois de la défiance; il m'autoriſe, du moins, à en avoir. J'en prends plus ou moins, ſelon l'humeur qui me domine, & le cas dont il s'agit... Je puis ajouter auſſi, ſelon le ſexe à qui je dois avoir affaire.

Dès que La Fleur entra dans la chambre, ſon air ouvert & naturel triompha de la défiance. Je me décidai ſur le champ en ſa faveur; & je l'arrêtai ſans héſiter. La prudence me chuchota que je ne ſavois pas ce qu'il ſavoit faire. Hé bien ! je découvrirai

ſes talens à meſure que j'en aurai beſoin... D'ailleurs, un François eſt propre à tout.

Cependant, la curioſité m'aiguillonna, & quelle fut ma ſurpriſe ! Le pauvre La Fleur ne ſavoit que battre du tambour & jouer quelques marches ſur le fifre. Je ſentis que ma foibleſſe n'avoit jamais été inſultée plus vivement que dans cette occaſion par ma ſageſſe...

Malgré cela, je réſolus de me contenter des talens de La Fleur. Il avoit commencé ſon entrée dans le monde par ſatisfaire le noble deſir qui enflamme preſque tous ſes compatriotes... Il avoit ſervi le roi pluſieurs années; mais s'étant apperçu que l'honneur d'être tambour n'ouvroit pas les portes de la récompenſe, ni la carriere de la gloire, il s'étoit retiré ſur ſes terres, où il vivoit comme il plaiſoit à Dieu.... c'eſt-à-dire, aux dépens de l'air.

Ainſi, me dit la ſageſſe, vous avez pris un tambour pour vous ſervir pendant ce voyage? Et pourquoi ne l'aurois-je pas pris? dis-je. N'ai-je pas mieux fait que la moitié de notre nobleſſe qui voyage avec des *lanodors* de laquais qu'elle paie, & qui lui laiſſent à payer de plus le flûteur, le harpiniſte, la clarinette, le diable & tout ſon train?... Lorſqu'on peut ſe débarraſſer d'un mauvais marché par une équivoque... je trouve qu'on n'eſt pas à plaindre...

Mais, La Fleur, vous ſavez, ſans doute,

faire quelque chose de plus? Oh! qu'oui!.. Il pouvoit faire des guètres, & jouer un peu du violon. Bravo! dit la sagesse... Moi, lui dis-je, je joue de la basse... Ainsi nous pourrons concerter...

Mais vous savez raser? Vous accommoderez un peu une perruque?

J'ai les meilleures dispositions... Ç'en est assez pour le ciel, lui dis-je, en l'interrompant; & cela doit me suffire....

On servit le soupé... Je me mis à table. J'avois d'un côté de ma chaise un épagneul anglois, un domestique François de l'autre: j'étois aussi gai qu'on peut l'être... J'étois content de mon empire... Et si les monarques savoient borner leurs desirs, ils seroient aussi heureux que je l'étois.



CHAPITRE XXI.

Difcours préliminaire.

LA Fleur ne m'a point quitté pendant tous mes voyages, & il fera fouvent queftion de lui. Il eft bien jufte que j'inftruife un peu mes lecteurs fur fon compte. Et pourquoi même ne parviendrois-je pas à les intéreffer en fa faveur? Je n'ai jamais eu de raifon de me repentir d'avoir fuivi les impulfions qui m'avoient déterminé à le prendre : jamais philofophe n'a eu de domeftique plus fidele, plus attaché, plus véridique. Ses talens de battre du tambour & de faire des guètres, bons en eux-mêmes, ne m'étoient pas, à la vérité, d'une grande utilité, mais j'en étois bien récompenfé par la gaieté perpétuelle de fon humeur... Elle fuppléoit à tous les talens qu'il n'avoit pas, elle auroit même, dans mon efprit, effacé fes défauts. Sa figure m'étoit une reffource. J'y trouvois toujours de l'encouragement dans mes embarras, une efpece de fil qui me faifoit fortir des difficultés que je rencontrois... J'allois dire auffi des fiennes : mais il fembloit que rien n'étoit difficile pour lui. La faim, la foif, le froid, le chaud, les veilles, la fatigue, ne faifoient pas la moindre impref-

ſion ſur ſa phyſionomie. Il étoit éternellement le même. Je ne ſais ſi je ſuis philoſophe; ſatan, qui ſe mêle de tout, veut me le perſuader; mais ſi je le ſuis, je l'avoue; je me ſuis trouvé bien des fois humilié, en réfléchiſſant aux obligations que j'avois au caractere philoſophique de ce pauvre garçon. Combien de fois ſon exemple ne m'a-t-il pas excité à m'appliquer à une philoſophie plus ſublime?... Avec tout cela, La Fleur étoit un peu fat; mais c'étoit plutôt un mouvement de la nature que l'effet de l'art. Il n'eût pas demeuré trois jours à Paris que cette fatuité diſparut... Je voulois apprendre tout cela à mes lecteurs. La choſe valoit bien un chapitre.



CHAPITRE XXII.

Ce qui rend vertueux.

J'INSTALAI le lendemain matin La Fleur dans ſa charge. Je fis devant lui l'inventaire de mes ſix chemiſes & de ma culote de ſoie noire, & je lui donnai la clef de mon porte-manteau. Je lui dis de le bien attacher derriere la chaiſe, de faire atteler les chevaux, & d'avertir l'hôte de m'apporter ſon compte.

Ce garçon eſt heureux, dit l'hôte, en adreſſant la parole à cinq ou ſix filles qui entouroient La Fleur, & lui ſouhaitoient affectueuſement un bon voyage : voilà ſa fortune faite. J'obſervois cetre petite ſcene. La Fleur baiſoit les mains des filles. Ses yeux ſe mouillerent, il les eſſuya trois fois, & trois fois, il promit d'apporter des pardons de Rome à toute la bande.

Toute la ville l'aime, me dit l'hôte : on le trouvera de manque à tous les coins de Montreuil. Il n'a qu'un ſeul défaut, c'eſt d'être toujours amoureux... Bon ! dis-je en moi-même. Cela m'évitera la peine de mettre chaque nuit ma culotte ſous mon oreiller, & je faiſois moins, en diſant cela l'éloge de la Fleur que le mien. J'ai toute ma vie été amoureux d'une princeſſe ou de quelqu'autre, & je compte bien l'être juſqu'à

ma mort. Je suis très-persuadé que si j'étois destiné à faire une action basse, c'est qu'auparavant, j'aurois cessé d'aimer, & que je ne la ferois que dans l'intervalle d'une passion à l'autre. J'ai éprouvé quelquefois de ces interregnes, & je me suis toujours apperçu que mon cœur étoit fermé pendant ce tems: il étoit si endurci qu'il falloit que je fisse un effort sur moi pour soulager un misérable, en lui donnant seulement six sols. Je me hâtois alors de sortir de cet état d'indifférence. Le moment où je me retrouvois ranimé par la tendre passion, étoit le moment où je redevenois généreux & compatissant. J'aurois tout fait, ou pour obliger mes freres, ou par complaisance pour la compagnie dans laquelle je me trouvois. Je n'y mettois qu'une condition; c'est qu'il n'y auroit point eu de crime... Mais que faisje, en disant tout ceci? qu'on ne s'y trompe pas. Ce n'est pas mon éloge, c'est celui de la passion.



CHAPITRE XXIII.

Fragment.

DE toutes les villes de la Thrace, celle d'Abdere étoit la plus abandonnée à la débauche : elle étoit plongée dans un débordement de mœurs effroyable. C'eſt en vain que Démocrite, qui y faiſoit ſon ſéjour, employoit tous les efforts de l'ironie & de la riſée pour l'en tirer : il n'y pouvoit réuſſir. Le poiſon, les conſpirations, le meurtre, le viol, les libelles diffamatoires, les paſquinades, les ſéditions y régnoient : on n'oſoit ſortir le jour; c'étoit encore pis la nuit.

Ces horreurs étoient à ce point, lorſqu'on repréſenta l'Andromede d'Euripide à Abdere. Tous les ſpectateurs en furent charmés. Mais de tous les endroits dont ils furent enchantés, rien ne frappa plus leur imagination que les tendres ſenſations de la nature, qu'Euripide avoit peintes dans le diſcours pathétique de Perſée.

O ! Cupidon, roi des dieux & des hommes.

Tout le monde, le lendemain, parloit en vers iambiques. Ce diſcours de Perſée faiſoit le ſujet de toutes les converſations...

On ne faisoit que répéter dans chaque maison, dans chaque rue :

O ! Cupidon, roi des dieux & des hommes.

Tout rétentissoit du nom de Cupidon; le nom de ce dieu mis en refrain, flattoit plus que la plus douce mélodie. On n'entendoit de tous côtés que Cupidon, Cupidon, roi des dieux & des hommes... Le même feu saisit tout le monde : & toute la ville, comme si les habitans n'avoient eu qu'un même cœur, se livra à l'amour.

Les apothicaires d'Abdere cesserent de vendre de l'ellebore; les faiseurs d'armes ne vendirent plus d'instrument de mort. L'amitié, la vertu regnerent par-tout. Les ennemis les plus irréconciliables s'entredonnerent publiquement le baiser de paix... Le siecle d'or revint & répandit ses bienfaits sur Abdere. Les Abdéritains jouoient des airs tendres sur le chalumeau, le beau sexe quittoit les robes de pourpre, & s'asseyoit modestement sur le gazon pour écouter ces doux concerts.

Il n'y avoit, dit le fragment, que la puissance d'un Dieu dont l'empire s'étend du ciel à la terre, & jusques dans le fond des eaux, qui pût opérer ce prodige.

CHAPITRE XXIV.

Plaifir rarement goûté.

QUAND tout eft prèt & qu'on a difcuté chaque article de la dépenfe, il y a encore, à moins que le mauvais traitement n'ait remué votre bile, en aigriffant votre humeur, une autre affaire à ajufter à la porte avant de monter en chaife. C'eft avec les fils & les filles de la pauvreté que vous avez affaire. Ils vous entourent... Et que perfonne ne les rebute !... Ce que fouffrent ces malheureux eft déja trop cruel pour y ajouter de la dureté. Il vaut mieux avoir quelque monnoie à leur diftribuer; & c'eft un confeil que je donne à tous les voyageurs... Ils n'auront pas befoin d'écrire les motifs de leur générofité : ils feront enrégiftrés ailleurs.

Perfonne ne donne moins que moi, parce qu'il y a peu de mes connoiffances qui aient moins à donner: mais c'étoit le premier acte de cette nature que je faifois en France; je le fis avec plus d'attention.

Hélas! difois-je, en les montrant au bout de mes doigts, je n'ai que huit fols, & je voyois huit pauvres femmes & autant d'hommes pour les recevoir.

Un de ces hommes fans chemife, & dont

l'habit tomboit en lambeaux fe trouvoit au milieu des femmes. Il s'en retira auffi-tôt en faifant la révérence. Si tout le parterre crioit d'une voix : place aux dames, il ne montreroit pas plus de déférence pour le beau fexe que ce pauvre homme.

Jufte ciel ! m'écriai-je en moi-même, par quelles fages raifons avez-vous ordonné que la mendicité & la politeffe feroient réunies dans ce pays, quand elles font fi oppofées dans les autres régions.

Je lui offris un de mes huit fols, uniquement parce qu'il avoit été honnête.

Un pauvre petit homme, plein de vivacité, & qui étoit vis à-vis de moi, après avoir mis fous fon bras un fragment de chapeau, tira fa tabatiere de fa poche, & offrit généreufement une prife de tabac à toute l'affemblée... C'étoit un don de conféquence, & chacun le refufa en faifant une inclination... Il les follicita avec un air de franchife, prenez, prenez-en, dit-il, en regardant d'un autre côté... Et à la fin ils en prirent. Ce feroit dommage, me dis-je, que ta boëte fe vuidât. J'y mis deux fols, & j'y pris moi-même une prife de tabac pour lui rendre le don plus agréable... Il fentit le poids de la feconde obligation plus que celui de la premiere... C'étoit lui faire honneur. L'autre, au contraire, étoit humiliante : il me falua jufqu'à terre.

Tenez, dis-je à un vieux foldat qui n'a-

voit qu'une main, & sembloit avoir vieilli dans le service, voilà deux sols pour vous... Vive le roi! s'écria le vieux soldat.

Il ne me restoit plus que trois sols. J'en donnai un pour l'amour de Dieu. C'est à ce titre qu'on me le demandoit. La pauvre femme avoit la cuisse disloquée : on ne peut pas soupçonner que ce fût pour un autre motif.

Mon cher & très-charitable monsieur!... On ne peut pas renvoyer celui-là, me disois-je, milord Anglois!.. Le seul son de ce mot valoit l'argent, & je le payai du dernier de mes sols... Mais, dans l'empressement où j'avois été de les distribuer, j'avois oublié un pauvre honteux qui n'avoit personne pour faire la quête, & qui, peut-être, auroit péri avant d'oser demander lui-même. Il étoit près de la chaise, mais hors du cercle, il essuyoit une larme qui découloit le long de son visage, & il avoit l'air d'avoir vu de plus beaux jours. Bon Dieu! me disois-je, & je n'ai pas un sol pour lui donner?... Vous en avez mille, s'écrierent à la fois toutes les puissances de la nature qui étoient en mouvement chez moi. Je m'approchai de lui, & je lui donnai... Il n'importe quoi... Je rougirois à présent de me souvenir combien... J'étois honteux alors de penser combien peu... Si le lecteur devine ma disposition, il peut juger, entre ces

deux points donnés, à un écu ou deux près, quelle fut la ſomme préciſe.

Je ne pouvois rien donner aux autres... Que Dieu vous béniſſe, leur dis-je. Et le bon Dieu vous béniſſe vous-même, s'écrierent le vieux ſoldat, le petit homme, &c. Le pauvre honteux ne pouvoit rien dire... il ſe retira dans un coin pour eſſuyer ſes yeux en ſe détournant. Je crus qu'il me remercioit plus que tous ceux qui parloient.

CHAPITRE XXV.

Le bidet.

CES petites affaires ne furent pas ſi-tôt ajuſtées que je montai dans ma chaiſe, très-content de tout ce que j'avois fait à Montreuil... La Fleur avec ſes groſſes bottes ſauta ſur un bidet... Il s'y tenoit auſſi droit & auſſi heureux qu'un prince.

Mais qu'eſt-ce que le bonheur & les grandeurs dans cette ſcene factice de la vie? Rien n'y eſt ſtable ni permanent. Nous n'avions pas encore fait une lieue, qu'un âne mort arrêta tout court La Fleur dans ſa courſe... Le bidet ne voulut pas paſſer. La conteſtation entre La Fleur & lui s'échauffa, & le pauvre garçon fut déſarçonné & jeté par terre.

Il ſouffrit ſa chûte avec toute la patience

du François qui auroit été le meilleur chrétien, & ne dit pas autre chose que diable! Il remonta à cheval sur le champ, & battit le bidet, comme il auroit pu battre son tambour.

Le bidet voloit d'un côté du chemin à l'autre, tantôt par-ci, tantôt par-là: mais il ne vouloit pas approcher de l'âne mort. La Fleur, pour le corriger, insistoit.... Et le bidet entêté le jeta encore par terre.

Qu'a votre bidet, lui dis-je, La Fleur? Monsieur, c'est le cheval le plus opiniâtre du monde. Hé bien! s'il est obstiné, repris-je, il faut le laisser aller à sa fantaisie. La Fleur, qui étoit remonté, descendit & dans l'idée qu'il feroit aller le bidet en avant, il lui donna un grand coup de fouet: mais le bidet s'en retourna en galopant à Montreuil. Peste! dit La Fleur.

Je crois qu'il est bon de remarquer ici que quoique La Fleur dans ces accidens ne se fût servi que de deux termes d'exclamation, il y en a cependant trois dans la langue françoise. Ils répondent à ce que les grammairiens appellent le positif, le comparatif & le superlatif; & l'on se sert des uns & des autres dans tous les accidens imprévus de la vie.

Diable est le premier degré, c'est le degré positif; il est d'usage dans les émotions ordinaires de l'esprit, & lorsque de petites choses, contraires à notre attente, arrivent.

Qu'on joue par exemple au paſſe-dix, & que l'on ne rapporte deux fois de ſuite que double as, ou comme La Fleur, que l'on ſoit déſarçonné & jeté par terre, ces petites circonſtances & tant d'autres s'expriment par diable, & c'eſt pour cette raiſon que le cocuage qui, en certain pays de l'Europe, exige plus d'énergie, ne ſe plaint en France que par cette expreſſion...

Mais dans une aventure où il entre quelque choſe de dépitant, comme lorſque le bidet s'enfuit, en laiſſant La Fleur étendu par terre dans ſes groſſes bottes, alors vient le ſecond degré, on ſe ſert de peſte!

Pour le troiſieme...

Oh ! c'eſt ici que mon cœur ſe gonfle de compaſſion, quand je ſonge à ce qu'un peuple auſſi poli doit avoir ſouffert pour qu'il ſoit forcé à s'en ſervir...

Puiſſance qui délie nos langues & les rend éloquentes dans la douleur, accorde-moi des termes décens pour exprimer ce ſuperlatif, & quel que ſoit mon ſort, je céderai à la nature...

Mais il n'y a point de ces termes décens dans la langue françoiſe... Je pris mon parti, je formai la réſolution de prendre les accidens qui m'arriveroient avec patience & ſans faire d'exclamation.

La Fleur n'avoit pas fait cette convention avec lui-même. Il ſuivit le bidet des yeux tant qu'il le put voir... Et l'on peut s'imaginer,

ginier, si l'on veut, dès qu'il ne le vit plus, de quelle expression il fit usage pour conclure la scene.

Il n'y avoit guere de moyen avec des bottes fortes aux jambes de rattrapper un cheval effarouché. Je ne voyois qu'une alternative; c'étoit de faire monter La Fleur derriere la chaise, ou de l'y faire entrer...

Il vint s'asseoir à côté de moi, & dans une demi-heure nous arrivâmes à la poste de Nampont.

CHAPITRE XXVI.

L'âne mort.

VOICI, dit-il, en tirant de son bissac, le reste d'une croûte de pain, voici ce que tu aurois partagé avec moi, si tu avois vécu... Je croyois que cet homme apostrophoit son enfant... Mais c'étoit à son âne qu'il adressoit la parole, & c'étoit le même âne que nous avions vu en chemin; & qui avoit été si fatal à La Fleur... Il paroissoit le regretter si vivement, qu'il me fit souvenir des plaintes que Sancho Pança avoit faites dans une occasion semblable. Mais cet homme se plaignoit avec des touches plus conformes à la nature.

Il étoit assis sur un banc de pierre à la

porte. Le panneau & la bride de l'âne étoient à côté de lui : il les levoit de tems en tems, & les laiſſoit enſuite tomber... puis les regardoit fréquemment en levant la tête... Il reprit enſuite ſa croûte de pain, comme s'il alloit la manger... Mais, après l'avoir tenue quelque tems à la main, il la poſa ſur le mords de la bride, en regardant avec des yeux de deſir l'arrangement qu'il venoit de faire, & il ſoupira.

La ſimplicité de ſa douleur aſſembla une foule de monde autour de lui ; & La Fleur s'y mêla pendant qu'on atteloit les chevaux. Moi, j'étois reſté dans la chaiſe, & je voyois & j'entendois par deſſus la tête des autres.

Il diſoit qu'il venoit d'Eſpagne, où il étoit allé du fond de la Franconie, & qu'il s'en retournoit chez lui. Chacun étoit curieux de ſavoir ce qui avoit pu engager ce pauvre vieillard à entreprendre un ſi long voyage.

Hélas ! dit-il, le ciel m'avoit donné trois fils. C'étoient les plus beaux garçons de toute l'Allemagne. La petite-vérole m'enleva les deux aînés. Le plus jeune étoit frappé de la même maladie ; je craignis auſſi de le perdre, & je fis vœu, s'il en revenoit, d'aller par reconnoiſſance en pélerinage à S. Jacques de Compoſtelle.

Là il s'arrêta pour payer un tribut à la nature... & pleura amerement.

Il continua... Le ciel, dit-il, me fit la

faveur d'accepter la condition, & je partis de mon hameau avec le pauvre animal que j'ai perdu... Il a participé à toutes les fatigues de mon voyage. Il a mangé le même pain que moi pendant toute la route... Enfin, il a été mon compagnon & mon ami.

Chacun prenoit part à la douleur de ce pauvre homme. La Fleur lui offrit de l'argent... Il dit qu'il n'en avoit pas besoin. Hélas ! ce n'est pas la valeur de l'âne que je regrette, c'est sa perte... J'étois assuré qu'il m'aimoit... Il leur raconta l'histoire d'un malheur qui leur étoit arrivé en passant les Pyrenées... Ils s'étoient perdus & avoient été séparés trois jours l'un de l'autre : pendant ce tems, l'âne l'avoit cherché autant qu'il avoit cherché l'âne : à peine purent-ils manger l'un & l'autre qu'ils ne se fussent retrouvés.

Vous avez au moins une consolation, lui dis-je, dans votre perte. C'est que je suis persuadé que vous lui avez été un tendre maître. Hélas ! dit-il, je le croyois ainsi pendant que le pauvre animal vivoit : mais, à présent qu'il est mort, je crains que la fatigue de me porter, ne l'ait accablé, & que je ne sois responsable d'avoir abrégé sa vie...

Quelle honte pour les hommes ! me dis-je en moi-même. Se croient-ils indignes de s'entr'aimer au moins autant que ce pauvre homme aimoit son âne?

CHAPITRE XXVII.

Le postillon.

CETTE histoire m'affecta. Le postillon n'y prit pas garde, & il m'entraîna sur le pavé au grand galop.

Le voyageur qui brûle de soif dans les déserts sablonneux de l'Arabie, n'aspire pas plus vivement au bonheur de trouver une source, que mon ame n'aspiroit après des mouvemens tranquilles... J'aurois souhaité que le postillon eût parti moins vite : mais, au moment que le bon pélerin achevoit son histoire, il donna de si grands coups de fouet à ses chevaux, qu'ils partirent, comme si le dieu qui poussoit ceux d'Hypolite eût été à leurs trousses.

Pour l'amour de Dieu ! lui criois-je, allez plus doucement. Mais plus je criois, plus il excitoit ses chevaux. Que le diable t'emporte donc ! lui dis-je. Vous verrez qu'il continuera d'aller vîte jusqu'à ce qu'il me mette en colere... Ensuite il ira doucement pour me faire enrager.

Il n'y manqua pas. Il arriva à une hauteur, & fut obligé d'aller pas à pas. Je m'étois fâché contre lui... Je m'étois fâché ensuite contre moi-même pour m'être mis en

colere... Un bon galop, dans ce moment, m'auroit fait du bien... Mais...

Allons un peu plus vîte, mon bon garçon, lui dis-je...

Je voulois me rappeller l'hiſtoire du pauvre Allemand & de ſon âne: mais j'en avois perdu le fil, & il me fut auſſi impoſſible de le retrouver, qu'au poſtillon d'aller le trot.

Hé bien! que tout aille à l'aventure! Je me ſens diſpoſé à faire de mon mieux, & tout va de travers.

La nature dans ſes tréſors a toujours des lénitifs pour adoucir nos maux. Je m'endormis & ne me réveillai qu'au mot d'Amiens qui frappa mon oreille.

Oh! oh! dis-je, en me frottant les yeux... C'eſt ici que ma belle dame doit venir.



CHAPITRE XXVIII.

Résolution.

J'EUS à peine prononcé ces mots, que le comte de L. & sa sœur passerent dans leur chaise de poste. Elle me fit un salut de connoissance, mais avec un air qui sembloit signifier, qu'elle avoit quelque chose à me dire. Je n'avois effectivement pas encore achevé de souper, que le domestique de son frere m'apporta un billet de sa part. Elle me prioit, le premier matin que je n'aurois rien à faire à Paris, de remettre la lettre qu'elle m'envoyoit à madame de R. Elle ajoutoit qu'elle auroit bien voulu me raconter son histoire, & qu'elle étoit bien fâchée de n'avoir pu le faire... Mais que si jamais je passois par Bruxelles, & que je n'eusse pas oublié le nom de madame de L., elle auroit cette satisfaction.

Ah! j'irai vous voir, charmante femme! dis-je en moi-même. Rien ne me sera plus facile. Je n'aurai qu'à, en revenant d'Italie, traverser l'Allemagne, la Hollande. Et que m'en coutera-t-il de plus d'aller en Brabant? à peine y a-t-il dix postes. Mais, il y en auroit mille.... je les franchirois toutes. Quelles délices, pour prix de tous

mes voyages, de participer aux incidens d'une triſte hiſtoire, que la beauté, qui en eſt le ſujet, raconte elle-même!... Quelle félicité de la voir pleurer! ç'en ſeroit une plus grande encore de tarir la ſource de ſes larmes; mais ſi je ne parviens pas à la deſſécher, n'eſt-ce pas toujours une ſenſation exquiſe d'eſſuyer les joues mouillées d'une belle femme, aſſis à ſes côtés pendant toute la nuit & dans le ſilence?

Il n'y avoit certainement point de mal dans cette penſée. J'en fis cependant un reproche amer & dur à mon cœur.

J'avois toujours joui du bonheur d'aimer quelque belle. Ma derniere flamme éteinte dans un accès de jalouſie, s'étoit rallumée depuis trois mois aux beaux yeux de Liſette, & je lui avois juré qu'elle dureroit pendant tous mes voyages... Et pourquoi diſſimuler la choſe? Je lui avois juré une fidélité éternelle: elle avoit des droits ſur tout mon cœur. Partager mes affections, c'étoit diminuer ces droits.... Les expoſer, c'étoit les riſquer... Et qui pouvoit m'aſſurer qu'il n'y auroit point de perte? Et alors Yorik, qu'aurez-vous à répondre aux plaintes d'un cœur ſi rempli de confiance, ſi bon, ſi doux?... N'eſt-il pas irréprochable?... Non, non, dis-je en m'interrompant moi-même, je n'irai pas à Bruxelles... Mais mon imagination, cependant, continue à ſe promener.... Enchantereſſe!... Ah! ceſſe de m'offrir tes

illusions .... Elles sont heureusement dissipées. Je ne vois plus que ma Lisette. Je me rappelle ses regards au dernier moment de notre séparation : dans ce moment où l'ame, à force de sentir, ne nous permettoit pas d'exprimer notre adieu par le mot même. Et n'est-ce pas là ton portrait, ma chere Lisette ? N'est-ce pas toi qui me l'as attaché au col avec ce ruban noir ? Je rougis en le fixant... Je voulus le baiser... & je n'osai en approcher mes levres. Cette tendre fleur doit-elle se flétrir jusques dans la racine ? Et qui en seroit cause ? N'est-ce pas moi, au contraire, qui ai promis que mon sein seroit mon abri ?

Source éternelle de félicité ! m'écriai-je en tombant à genoux, soyez témoin avec tous les esprits célestes, que je n'irai point à Bruxelles, à moins qu'il ne fallût passer par là pour gagner le Ciel, & que ma Lisette n'y vint avec moi.

Le cœur, dans des transports de cette nature, dit toujours trop malgré le jugement.



CHAPITRE XXIX.

La Lettre.

LA fortune n'avoit pas favorifé La Fleur. Il n'avoit pas été heureux dans fes faits de chevalerie, & depuis vingt-quatre heures, à-peu-près, qu'il étoit à mon fervice, rien ne s'étoit offert pour qu'il pût fignaler fon zele. Le domeftique du comte de L..... qui m'avoit apporté la lettre, lui parut une occafion propice, & il la faifit. Dans l'idée qu'il me feroit honneur par fes attentions, il le prit dans un cabinet de l'auberge, & le régala du meilleur vin de Picardie. Le domeftique du comte, pour n'ètre pas en refte de politeffe, l'engagea à venir avec lui à l'hôtel. L'humeur gaie & douce de La Fleur mit bientôt tous les gens de la maifon à leur aife vis-à-vis de lui. Il n'étoit pas chiche, en vrai François, de montrer les talens qu'il poffédoit, & en moins de cinq ou fix minutes il prit fon fifre, & la femme-de-chambre, le maître-d'hôtel, le cuifinier, la laveufe de vaiffelle, les laquais, les chiens, les chats, tout, jufqu'à un vieux finge, fe mit auffi-tôt à danfer. Jamais cuifine n'avoit été fi gaie.

Madame de L.. .. en paffant de l'appartement de fon frere dans le fien, furprife des ris &

du bruit qu'elle entendoit, ſonna ſa femme de chambre pour en ſavoir la cauſe : & dès qu'elle ſût que c'étoit le domeſtique du gentil-homme Anglois qui avoit répandu la gaieté dans la maiſon en jouant du fifre, elle lui fit dire de monter.

La Fleur, en montant les eſcaliers, s'étoit chargé de mille complimens de la part de ſon maître pour madame, ajoutant bien des choſes au ſujet de la ſanté de madame; que ſon maître ſeroit au déſeſpoir, ſi madame ſe trouvoit incommodée par les fatigues du voyage, & que monſieur avoit reçu la lettre que madame lui avoit fait l'honneur de lui écrire.... Et ſans doute, il m'a fait l'honneur, dit madame, en interrompant La Fleur, de me répondre par un billet?...

Elle lui parut dire cela d'un ton qui annonçoit tellement qu'elle étoit ſûre du fait, que La Fleur n'oſa la détromper... Il trembla que je n'euſſe fait une impoliteſſe; peut-être eût-il peur auſſi qu'on ne le regardât comme un ſot de s'attacher à un maître qui manquoit d'égards pour les dames; & lorſqu'elle lui demanda s'il avoit une lettre pour elle, oh! qu'oui, dit-il, madame. Il mit auſſi-tôt ſon chapeau par terre, & ſaiſiſſant le bas de ſa poche droite avec la main gauche, il commença à chercher la lettre avec ſon autre main... Il fit la même recherche dans ſa poche gauche : diable! diſoit-il. Enſuite il chercha

dans les poches de sa veste, & même de gousset : peste ! ... Enfin il les vida sur le plancher où il étala un col sale, un mouchoir, un peigne, une mèche de fouet, un bonnet de nuit... Il regarda entre les bords de son chapeau, & peu s'en fallut qu'il ne plaçât là la troisieme exclamation : mais son étourderie en prit la place. Excusez, dit-il, madame, il faut que j'aie laissé la lettre sur la table de l'auberge. Je vais courir la chercher, & je serai de retour dans trois minutes.

Je venois de me lever de table, quand La Fleur entra pour me conter son aventure. Il me fit naïvement le récit de toute l'histoire, & il ajouta que si monsieur avoit, par hasard, oublié de répondre à la lettre de madame, il pouvoit réparer cette faute par tout ce qu'il venoit de faire.... Sinon que les choses resteroient comme elles étoient d'abord.

Je n'étois pas sûr que l'étiquette m'obligea de répondre ou non ; mes cheveux ne se sont pas blanchis à l'étude de cette loi. Mais un démon même n'auroit pas pu se fâcher contre La Fleur. C'étoit son zele pour moi qui l'avoit fait agir. S'y étoit-il mal pris? me jettoit-il dans un embarras? ... Son cœur n'avoit pas fait de faute... Je ne crois pas que je fusse obligé d'écrire... La Fleur avoit cependant l'air d'être si satisfait de lui-même que...

Cela est fort bien, lui dis-je, cela suf-

fit... Il ſortit de la chambre avec la vîteſſe d'un éclair, & m'apporta preſqu'auſſi-tôt une plume, de l'encre & du papier.... Il approcha la table d'un air ſi gai, ſi content, que je ne pus me défendre de prendre la plume.

Mais qu'écrire? Je commençai & recommençai. Je gâtai inutilement cinq ou ſix feuilles de papier... Je n'étois pas d'humeur à écrire.

La Fleur qui s'imaginoit que l'encre étoit trop épaiſſe, m'apporta de l'eau pour la délayer. Il mit enſuite devant moi de la poudre & de la cire d'Eſpagne. Tout cela ne faiſoit rien. J'écrivois, j'effaçois, je déchirois, je brûlois & je me remettois à écrire avec auſſi peu de ſuccès. Peſte de l'étourdi!... me diſois-je à moi-même à voix baſſe... Je ne peux pas écrire cette lettre... Je jetai de déſeſpoir la plume à terre.

La Fleur, qui vit mon embarras, s'avança d'une maniere reſpectueuſe, &, en me faiſant mille excuſes de la liberté qu'il alloit prendre, il me dit qu'il avoit dans la poche une lettre qui pourroit, peut-être, me ſervir de modele. Un tambour de ſon régiment l'avoit écrite à la femme d'un caporal.

Je ne demandois pas mieux que de le contenter. Voyons-la, lui dis-je.

Il tira alors de ſa poche un petit portefeuille rempli de lettres & de billets doux. Il dénoua la corde qui le lioit, en tira les

lettres, les mit ſur la table, les feuilleta les unes après les autres, & après les avoir toutes repaſſées à deux repriſes différentes, il s'écria enfin : monſieur, c'eſt celle-ci. Il la déploya, la mit devant moi, & ſe retira à trois pas de la table pendant que je la liſois.

LETTRE (a).

MADAME,

JE ſuis pénétré de la douleur la plus vive, & réduit en même tems au déſeſpoir par ce retour imprévu du caporal qui rend notre entrevue de ce ſoir la choſe du monde la plus impoſſible.

Mais vive la joie ! & toute la mienne ſera de penſer à vous.

L'amour n'eſt rien *ſans ſentiment.*

Et le ſentiment eſt encore moins *ſans amour.*

On dit qu'on ne doit jamais ſe déſeſpérer.

On dit auſſi que monſieur le caporal monte la garde mercredi : alors ce ſera mon tour.

Chacun à ſon tour.

(a) Cette lettre eſt en françois dans l'original.

En attendant, vive l'amour ! & vive la bagatelle !

Je ſuis,

MADAME,

avec tous les ſentimens les plus reſpectueux & les plus tendres, tout à vous.

JACQUES ROC.

Il n'y avoit qu'à changer le caporal en comte.... ne point parler de monter la garde le mercredi. La lettre, au ſurplus, n'étoit ni bien ni mal. Ainſi, pour contenter le pauvre La Fleur, qui trembloit pour ma réputation, pour la ſienne & pour la lettre, j'habillai ce chef-d'œuvre à ma guiſe. Je cachetai ce que j'avois écrit. La Fleur le porta à madame de L.... & nous partimes le lendemain pour Paris.



CHAPITRE XXX.

Paris.

L'AGRÉABLE ville, quand on a un bel équipage, une douzaine de laquais & une couple de cuifiniers ! avec quelle liberté, quelle aifance on y vit !

Mais un pauvre prince, fans cavalerie, & qui n'a pour tout bien qu'un fantaffin, fait bien mieux d'abandonner le champ de bataille & de fe confiner dans le cabinet, s'il peut s'y amufer.

J'avoue que mes premieres fenfations, dès que je fus feul dans ma chambre, furent bien éloignées d'être auffi flatteufes que je me l'étois figuré... Je m'approchai de la fenêtre, & je vis à travers les vitres une foule de gens de toutes couleurs qui couroient après le plaifir : les vieillards avec des lances rompues & des cafques qui n'avoient plus leurs mafques : les jeunes chargés d'une armure brillante d'or, ornés de tous les riches plumages de l'Orient, & joûtant tous en faveur du plaifir, comme les preux chevaliers faifoient autrefois dans les tournois pour acquérir de la gloire & de l'eftime.

Hélas ! mon pauvre Yorick, m'écriai-je, que fais-tu ici ? A peine ès-tu arrivé que ce fracas brillant te jette dans le rang des

atômes. Ah ! cherche quelque rue détournée, quelque profond cul-de-sac où l'on n'ait jamais vu de flambeau darder ses rayons, ni entendu de carrosse rouler.... C'est là où tu peux passer ton tems. Peut-être y trouveras-tu quelque grisette qui te le fera paroître moins long. Voilà les especes de cotteries que tu pourras fréquenter.

Je périrai plutôt, m'écriai-je, en tirant de mon porte-feuille la lettre que madame de L.... m'avoit chargé de remettre. J'irai voir madame de R... & c'est la premiere chose que je ferai.... La Fleur ?... monsieur... Faites venir un perruquier... Vous donnerez ensuite un coup de vergette à mon habit.

CHAPITRE XXXI.

La Perruque.

LE perruquier entre. Il jette un coup d'œil sur ma perruque, & refuse net d'y toucher. C'étoit une chose au-dessus ou au-dessous de son art. Mais, comment donc faire ? lui dis-je... Monsieur, il en faut prendre une de ma façon. J'en ai de toutes faites... Voyons. Il sortit & rentra presque aussi-tôt avec cinq ou six perruques.

Celle-ci vous va à merveille... Oui ? Hé bien ! soit... Mais je crains, mon ami, lui

dis-je,

dis-je, que cette boucle ne se soutienne pas... Vous pourriez, dit-il, la tremper dans la mer, elle tiendroit.

Tout est grand à Paris, me disois-je. La plus grande étendue des idées d'un perruquier Anglois n'auroit jamais été plus loin qu'à lui faire dire: trempez-la dans un seau d'eau. Quelle différence! C'est comme le tems à l'éternité.

Je l'avouerai: je déteste toutes les conceptions froides & flegmatiques, & toutes les idées minces & bornées, dont elles naissent: je suis ordinairement si frappé des grands ouvrages de la nature que, si je le pouvois, je n'aurois jamais d'objets de comparaison que ce ne fût pour le moins une montagne. Tout ce qu'on peut dire du sublime françois, à cet égard, c'est que la grandeur consiste plus dans le mot que dans la chose. La mer remplit, sans doute, l'esprit d'une idée vaste: mais Paris est si avant dans les terres, qu'il n'y avoit pas d'apparence que je prisse la poste pour aller à cent milles de-là faire l'expérience dont me parloit le perruquier. Ainsi le perruquier ne me disoit rien.

Un seau d'eau fait, sans contredit, une triste figure vis-à-vis de la mer: mais il a l'avantage d'être sous la main, & l'on peut y tremper la boucle en un instant...

Disons le vrai. L'expression françoise exprime plus qu'on ne peut faire. C'est, du

moins, ce que je penſe après y avoir bien réfléchi.

Je ne ſais ſi je me trompe : mais il me ſemble que ces minuties ſont des marques beaucoup plus ſûres & beaucoup plus diſtinctives des caracteres nationaux que les affaires les plus importantes de l'Etat, où il n'y a ordinairement que les grands qui agiſſent. Ils ſe reſſemblent à-peu-près de même dans toutes les nations, & je ne donnerois pas douze ſols de plus pour avoir le choix entr'eux tous.

Le perruquier me diſoit qu'il vouloit que ma perruque fît ſa réputation, & il reſta ſi long-tems à l'accommoder, que je trouvai qu'il étoit trop tard pour aller chez madame de R. porter ma lettre.... Cependant quand un homme eſt une fois habillé pour ſortir, il ne peut guères faire de réflexions ſérieuſes. Je pris par écrit le nom de l'hôtel de Modene où j'étois logé, & je ſortis ſans ſavoir où j'irois... J'y ſongerai, dis-je, en marchant.

CHAPITRE XXXII.

Le Poulx.

LEs petites douceurs de la vie en rendent la durée moins ennuyeuse & plus supportable. Les graces, la beauté disposent à l'amour : elles ouvrent la porte, & on y entre insensiblement.

Je vous prie, madame, d'avoir la bonté de me dire par où il faut prendre pour aller à l'*Opéra Comique.* Très-volontiers, monsieur, dit-elle, en quittant son ouvrage.

J'avois jeté les yeux dans cinq ou six boutiques, pour chercher une figure qui ne se refrogneroit pas en lui faisant cette question. Celle-ci me plut & j'entrai.

Elle étoit assise sur une chaise basse dans le fond de la boutique, en face de la porte, & brodoit des manchettes. Très-volontiers, dit-elle, & elle se leva d'un air si gai, si gracieux, que si j'avois dépensé cinquante louis dans sa boutique, j'aurois dit... cette femme est reconnoissante.

Il faut tourner, monsieur, dit-elle, en venant avec moi à la porte, & en me montrant la rue qu'il falloit prendre, il faut d'abord tourner à gauche... Mais prenez garde... Il y a deux rues ; c'est la seconde... Vous la suivrez un peu, & vous verrez

une églife. Quand vous l'aurez paffée, vous prendrez à droite, & cette rue vous conduira au bas du Pont-Neuf qu'il faudra paffer... Vous ne trouverèz perfonne alors qui ne fe faffe un plaifir de vous montrer le refte du chemin...

Elle me répéta tout cela trois fois avec autant de patience & de bonté qu'elle me l'avoit d'abord dit, & fi des tons & des manieres ont une fignification, (& ils en ont une, fans doute, à moins que ce ne foit pour des cœurs infenfibles), elle fembloit s'intéreffer à ce que je ne me perdiffe pas.

Cette femme, qui n'étoit guères au-deffus de l'ordre des grifettes, étoit charmante, mais je fuppofe que ce ne fut pas fa beauté qui me rendit fi fenfible à fa politeffe. La feule chofe dont je me fouvienne bien, c'eft que je la fixai en lui difant combien je lui étois obligé. Je réitérai mes remerciemens autant de fois qu'elle m'avoit inftruit.

Je n'étois pas à dix pas de fa porte, que j'avois oublié tout ce qu'elle m'avoit dit... Je regardai derriere moi, & je vis qu'elle étoit encore fur fa boutique pour obferver, fi je prendrois le bon chemin. Je retournai pour lui demander, s'il falloit d'abord aller à droite ou à gauche... J'ai tout oublié, lui dis-je. Eft-il poffible? dit-elle en fouriant. Cela eft très-poffible, & cela

arrive toujours, quand on fait moins d'attention aux avis que l'on reçoit qu'à la personne qui les donne.

Ce que je disois étoit vrai, & elle le prit comme toutes les femmes prennent les choses qui leur sont dues. Elle me fit une légere révérence.

Attendez, me dit-elle, en mettant sa main sur mon bras pour me retenir. Je vais envoyer un garçon dans ce quartier-là porter un paquet: si vous voulez avoir la complaisance d'entrer, il sera prêt dans un moment, & il vous accompagnera jusqu'à l'endroit même. Elle cria à son garçon qui étoit dans l'arriere-boutique, de se dépêcher, & j'entrai avec elle. Je levai de dessus la chaise où elle les avoit mises, les manchettes qu'elle brodoit: elle s'assit sur une chaise basse, & je me mis à côté d'elle.

Allons donc, François, dit-elle. Ne vous impatientez pas, je vous prie, monsieur, il sera prêt dans un moment. Et pendant ce moment, je voudrois, moi, vous dire mille choses agréables pour toutes vos politesses. Il n'y a personne qui ne puisse, par hasard, faire une action qui annonce un bon naturel, mais quand les actions de ce genre se multiplient, c'est l'effet du caractere & du tempérament. Si le sang qui passe dans le cœur est le même que celui qui coule vers les extrêmités, je suis sûr, ajoutai-je, en lui soulevant le poignet,

qu'il n'y a point de femme dans le monde qui ait un meilleur poulx que le vôtre.... Tâtez-le, dit-elle, en tendant le bras; & auſſi-tôt je ſaiſis ſes doigts d'une main; j'appliquai ſur l'artere les deux premiers doigts de mon autre main.

Que ne paſſiez-vous en ce moment, mon cher ami! Vous m'auriez vu en habit noir, & dans une attitude grave, auſſi attentivement occupé à compter les battemens de ſon poulx, que ſi j'euſſe guetté le retour du flux & reflux de la fievre. Vous auriez ri; mais, peut-être auſſi, m'auriez-vous moraliſé... Hé bien! je vous aurois laiſſé rire ſans m'inquiéter de vos ſermons... Croyez-moi, mon cher cenſeur, il y a de bien plus mauvaiſes occupations dans le monde que celle de tâter le poulx d'une femme... Oui... mais d'une griſette? & dans une boutique toute ouverte?...

Eh! tant mieux. Quand mes vues ſont honnêtes, je ne me mets point en peine de ce qu'on peut dire.



CHAPITRE XXXIII.

Le Mari.

J'Avois compté vingt battemens de poulx, & je voulois aller jusqu'à quarante, quand son mari parut à l'improviste, & dérangea mon calcul. C'est mon mari, dit-elle; & cela ne fait rien. Je recommençai donc à compter. Monsieur est si complaisant, ajouta-t-elle, qu'en passant près de chez nous, il est venu pour me tâter le poulx. Le mari ôta son chapeau, me salua, & me dit que je lui faisois trop d'honneur. Il remit aussi-tôt son chapeau & s'en alla.

Bon Dieu! m'écriai-je en moi-même, est-il possible que ce soit là son mari?

Une foule de gens savent, sans doute, ce qui pouvoit m'autoriser à faire cette exclamation, & ils vont se fâcher de ce que je vais l'expliquer à d'autres... A la bonne heure.

Un marchand de Londres ne semble être avec sa femme qu'un tout, un individu, dont une partie brille par les perfections de l'esprit & du corps, & l'autre en possede aussi qui ne sont pas moins utiles. Ils unissent tout cela, vont de pair & quadrent l'un avec l'autre, autant qu'il est possible à un mari & à une femme de s'accorder.

Mais ce n'eſt pas ainſi que vont les choſes à Paris. La puiſſance légiſlative & exécutrice de la boutique n'appartient point au mari; c'eſt l'empire de la femme, & le mari qui n'y paroît qu'en étranger, y paroît rarement. Il ſe tient dans l'arriere-boutique ou dans quelque chambre obſcure, tout ſeul dans ſon bonnet de nuit. Fils ruſtique de la nature, il reſte au milieu des hommes, tel que la nature l'a formé. Les femmes, par un babillage & un commerce continuel avec tous ceux qui vont & viennent, ſont comme ces cailloux de toutes ſortes de formes, qui, frottés les uns contre les autres, perdent leur rudeſſe, & prennent quelquefois le poli d'un diamant... Ce pays n'a rien de ſalique que la Monarchie. On y a cédé tout le reſte aux femmes.

Comment trouvez-vous, monſieur, le battement de mon poulx? dit-elle. Il eſt auſſi doux, lui dis-je, en la fixant tranquillement, que je me l'étois imaginé.... Elle alloit me répondre. Mais François, en entrant, dit que le paquet de gants étoit fait. Où faut-il le porter? A propos, dis-je, j'en voudrois avoir quelques paires.



CHAPITRE XXXIII.

Les Gants.

LA belle marchande ſe leve, paſſe derriere ſon comptoir, atteint un paquet & le délie. J'avance vis-à-vis d'elle : les gants étoient tous trop larges : elle les meſura l'un après l'autre ſur ma main : cela ne les appétiſſoit pas. Elle me pria d'en eſſayer une paire qui ne lui paroiſſoit pas ſi grande que les autres.... Elle en ouvrit un, & ma main y gliſſa tout d'un coup... Cela ne me convient pas, dis-je, en remuant un peu la tête. Non, dit-elle, en faiſant le même mouvement.

Il y a de certains regards combinés qui, par le mèlange des différentes ſenſations que donnent les humeurs, le bon ſens, la gravité, la ſottiſe & toutes les autres affections de l'ame, expliquent plus ſubtilement ce qu'on a à dire que tous les langages variés de la tour de Babel, ne pourroient l'exprimer.... Ils ſe communiquent & ſe ſaiſiſſent avec une telle promptitude qu'on ne ſait auquel des deux attribuer ce qu'ils ont de bon ou de dangereux.... Pour moi je laiſſe à meſſieurs les diſſertateurs le ſoin de groſſir de ce ſujet leurs agréables volumes.... Il me ſuf-

fit de répéter que les gants ne convenoient pas.... Nous repliâmes tous deux nos mains dans nos bras en nous appuyant ſur le comptoir. Il étoit ſi étroit qu'il n'y avoit de place entre nous que pour le paquet de gants.

La jeune marchande regardoit quelquefois les gants, enſuite la fenêtre, puis les gants ... & jetoit de tems en tems les yeux ſur moi... Elle ne diſoit mot, & je n'étois pas diſpoſé à rompre le ſilence... Je ſuivois en tout ſon exemple. Mes yeux ſe portoient tour à tour ſur elle, & ſur la fenêtre & ſur les gants.

Mais je perdis beaucoup dans toutes ces attaques d'imagination. Elle avoit des yeux noirs, viſs, qui dardoient leurs rayons à travers deux longues paupieres de ſoie, & ils étoient ſi perçans qu'ils pénétroient juſqu'à mon cœur... Cela peut paroître étrange... Mais je ne m'étois interdit que le voyage de Bruxelles.... Ah ! Liſette, Liſette !

N'importe, dis-je, en prenant ſur le champ ma réſolution... Je vais m'accommoder de ces deux paires de gants.

On ne me les ſurfit pas d'un ſol, & je fus ſenſible à ce procédé. J'aurois voulu qu'elle eût demandé quelque choſe de plus, & j'étois embarraſſé de pouvoir le lui dire... Croyez-vous, monſieur, me dit-elle, en dévinant mon embarras, que je vou-

drois demander ſeulement un ſol de trop à un étranger... & ſur-tout à un étranger dont la politeſſe, plus que le beſoin de gants, l'engage à prendre ce qui ne lui convient pas, & à ſe fier à moi ? Eſt-ce que vous m'en auriez cru capable ? .... Moi ? Non, je vous aſſure. Mais vous l'auriez fait que je vous l'aurois pardonné de tout mon cœur.... Je payai ; &, en la ſaluant un peu plus profondément que cela n'eſt d'uſage, je la quittai ; & le garçon avec ſon paquet me ſuivit.

CHAPITRE XXXV.

La Traduction.

ON me mit dans une loge où il n'y avoit qu'un vieil Officier. J'aime les militaires dont les mœurs ſont adoucies par une profeſſion qui développe ſouvent les mauvaiſes qualités de ceux qui ſont méchans. J'en ai connu un que la mort m'a enlevé depuis long-tems ; mais je me fais un plaiſir de le nommer ; c'étoit le capitaine Shandy, le plus cher de tous mes amis. Je ne puis penſer à la douceur & à l'humanité de ce brave homme, ſans verſer des larmes, & j'aime, à cauſe de lui, tout le corps des vétérans. J'enjambai ſur le champ les

deux bancs qui étoient derrriere moi, pour me placer à côté de l'Officier qui étoit dans la loge.

Il lisoit attentivement une petite brochure qui étoit, probablement, une des pieces qu'on alloit jouer. Je fus à peine assis, qu'il ôta ses lunettes, les enferma dans un étui de chagrin, & mit le livre & l'étui dans sa poche. Je me levai à demi pour le saluer.

Qu'on traduise ceci dans tous les langages du monde : en voici le sens.

„ Voilà un pauvre étranger qui entre „ dans la loge... Il a l'air de ne connoître personne, & il demeureroit sept ans „ à Paris qu'il n'y connoîtroit qui que ce „ soit, si tous ceux dont il approcheroit „ tenoient leurs lunettes sur le nez.... „ C'est lui fermer la porte de la conversation : ce seroit le traiter pire qu'un „ Allemand".

Le vieil Officier auroit pu dire tout cela à haute voix, & je ne l'aurois pas mieux entendu.... Je lui aurois, à mon tour, traduit en françois le salut que je lui avois fait : je lui aurois dit „ que j'étois sensible „ à son attention, & que je lui en rendois „ mille graces".

Il n'y a point de secret qui aide plus au progrès de la sociabilité que de se rendre habile dans cette maniere abrégée de se faire entendre. On gagne beaucoup à pou-

voir expliquer en termes intelligibles les regards, les gestes & toutes leurs différentes inflexions. Je m'en suis fait une telle habitude, que je n'exerce presque cet art que machinalement. Je ne marche point dans les rues de Londres, que je ne traduise tout du long du chemin, & je me suis souvent trouvé dans des cercles dont j'aurois pu rapporter, quoiqu'on n'y eût pas dit quatre mots, vingt conversations différentes, ou les écrire, sans risquer de dire quelque chose qui n'auroit pas été vrai.

Un soir que j'allois au concert, comme je me présentois à la porte pour entrer, la marquise de F. sortoit de la salle avec une espece de précipitation, & elle étoit presque sur moi que je ne l'avois pas vue. Je fis un saut de côté pour la laisser passer. Elle fit de même & du même côté, & nos têtes se toucherent... Elle alla aussi-tôt de l'autre côté, & un mouvement involontaire m'y porta, & je m'opposai encore innocemment à son passage... Cela se répéta encore malgré nous jusqu'au point de nous faire rougir... A la fin je fis ce que j'aurois dû faire dès le commencement, je me tins tranquille, & la marquise passa sans difficulté. Je sentis aussi-tôt ma faute, & il n'étoit pas possible que j'entrasse sans la réparer autant qu'il me feroit possible. Pour cela, je suivis la marquise des yeux jusqu'au bout du passage. Elle tourna deux

fois les ſiens vers moi, & ſembloit marcher de façon à me faire juger qu'elle vouloit faire place à quelqu'autre qui voudroit paſſer... Non, non, dis-je, c'eſt-là une mauvaiſe traduction. Elle a droit d'exiger que je lui faſſe des excuſes, & l'eſpace qu'elle laiſſe, n'eſt que pour me donner la facilité de lui en faire... Je cours donc à elle, & lui demande pardon de l'embarras que je lui avois cauſé, en lui diſant que mon intention étoit de lui faire place.... Elle dit qu'elle avoit eu le même deſſein à mon égard... & nous nous remerciâmes réciproquement. Elle étoit au haut de l'eſcalier, & ne voyant point d'Ecuyer près d'elle, je lui offris la main pour la conduire à ſa voiture... Nous deſcendîmes l'eſcalier en nous arrêtant preſqu'à chaque marche pour parler du concert qu'on alloit donner, & de notre aventure. Elle étoit déja dans ſon carroſſe que nous en parlions encore. J'ai fait ſix efforts différens, lui dis-je, pour vous laiſſer paſſer... Et moi, j'en ai fait autant pour vous laiſſer entrer... Je voudrois bien, lui dis-je, que vous en fiſſiez un ſeptieme.... Très-volontiers, dit-elle, en me faiſant place... La vie eſt trop courte pour s'occuper de tant de formalités... Je montai dans la voiture, & je l'accompagnai chez elle... Que devint le concert? Ceux qui y étoient le ſavent mieux que moi. Je ne veux qu'a-

jouter, que la liaifon agréable que je formai, me fit plus de plaifir que fi l'on m'eût payé un million pour ma traduction.

CHAPITRE XXXVI.

Le Nain.

JE n'ai jamais oui dire que quelqu'un, fi ce n'eft une feule perfonne que je nommerai probablement dans ce chapitre, eût fait une remarque que je fis au moment même que je jettai les yeux fur le parterre. Je ne me fouvenois même pas trop qu'on l'eût faite, & le jeu inconcevable de la nature, en formant un fi grand nombre de nains, m'en frappa plus vivement. Elle fe joue, fans doute, de tous les pauvres humains dans tous les coins de l'univers; mais à Paris, il femble qu'elle ne mette point de bornes à fes amufemens... La bonne déeffe paroît auffi gaie qu'elle eft fage.

J'étois à l'Opéra Comique; mais toutes mes idées n'y étoient pas renfermées, & elles fe promenoient dehors, comme fi j'y avois été moi-même... Je mefurois, j'examinois tous ceux que je rencontrois dans les rues. C'étoit une tâche mélancolique, fur-tout quand la taille étoit petite... le vifage très-brun, les yeux vifs, le nez long,

les dents gâtées, la mâchoire de travers... Je souffrois de voir tant de malheureux que la force des accidens avoit chassés de la classe où ils devoient être, pour les contraindre à faire nombre dans une autre... Les uns, à cinquante ans, paroissent à peine être des enfans par leur taille; les autres étoient noués, rachitiques, bossus, ou avoient les jambes tortues. Ceux-ci étoient arrètés dans leur croissance dès l'âge de six ou sept ans par les mains de la nature; ceux-là ressembloient à des pommiers nains qui, dès leur premiere existence, font voir qu'ils ne parviendront jamais à la hauteur commune des autres arbres de la même espece.

Un médecin voyageur diroit, peut-être, que tout cela ne provient que de bandages mal faits & mal appliqués... Un médecin sombre diroit que c'est faute d'air; & un voyageur curieux, pour appuyer ce systême, se mettroit à mesurer la hauteur des maisons, le peu de largeur des rues, & la petitesse extrême des bouges, où, au sixieme ou septieme étage, les gens du peuple mangent & couchent ensemble.

M. Shandy, qui avoit sur bien des choses, des idées fort extraordinaires, soutenoit, en causant un soir sur cette matiere, que les enfans pouvoient devenir fort grands, lorsqu'ils étoient venus au monde sans accident : mais, ajoutoit-il, en plaisantant,

ſantant, le malheur des habitans de Paris eſt d'être ſi étroitement logés, que je m'étonne qu'ils y trouvent aſſez de place pour faire même leurs enfans... Auſſi que font-ils? Des riens; car n'eſt-ce pas ainſi, après vingt-cinq ans de tendres ſoins & de bonne nourriture, qu'on doit appeller une choſe qui n'eſt pas devenue plus haute que la jambe... M. Shandy, qui étoit toujours très-laconique, en reſta là, & il ne dit rien des moyens qu'il y auroit de rendre les hommes plus géans que nains.

Je n'en dirai rien moi-même... Ce n'eſt pas ici un ouvrage de raiſonnement, & je m'en tiens à la fidélité de la remarque qui peut ſe vérifier dans toutes les rues & dans tous les carrefours de Paris. Je deſcendois un jour de la place du Palais-Royal, au Quai du Louvre, par la rue Froidmanteau, j'apperçus un petit garçon qui avoit de la peine à paſſer le ruiſſeau, & je lui tendis la main pour l'aider. Quelle fut ma ſurpriſe en jettant les yeux ſur lui! Le petit garçon avoit au moins quarante ans... Mais il n'importe, dis-je... Quelque autre bonne ame en fera autant pour moi, quand j'en aurai quatre-vingt-dix.

Je ſens en moi, je ne ſais quels principes d'égards & de compaſſion pour cette portion défectueuſe & diminutive de mon eſpece... Ils n'ont ni la force ni la taille pour ſe pouſſer & pour figurer dans le

monde... Je n'aime point qu'on les humilie... Et je ne fus pas fitôt affis à côté de mon vieil officier, que j'eus le chagrin de voir qu'on fe moquoit d'un boffu au bas de la loge où nous étions.

Il y a, entre l'orcheftre & la premiere loge de côté, un efpace où beaucoup de fpectateurs fe réfugient, quand il n'y a plus de place ailleurs. On y eft debout, quoiqu'on paie plus cher que dans l'orcheftre. Un pauvre haire de cette efpece, s'étoit gliffé dans ce lieu incommode. Il étoit entouré de perfonnes qui avoient, au moins, deux pieds & demi plus que lui... & le nain boffu fouffroit prodigieufement : mais ce qui le gênoit le plus, étoit un homme de plus de fix pieds de haut, épais à proportion, Allemand par deffus tout cela, qui étoit précifément devant lui, & lui déroboit abfolument la vue du théatre & des acteurs. Mon nain faifoit ce qu'il pouvoit pour jeter un coup-d'œil fur ce qui fe paffoit; il cherchoit à profiter des ouvertures qui fe faifoient quelquefois entre les bras de l'Allemand & fon corps; il guettoit d'un côté, étoit à l'affût de l'autre : mais fes foins étoient inutiles; l'Allemand fe tenoit maffivement dans une attitude quarrée. Il auroit été auffi bien au fonds d'un puits. Fatigué, enfin, de ne point voir, il étendit en haut très-civilement fa main jufqu'au bras du géant... & lui con-

ta ſa peine... L'Allemand tourne la tête, jette en bas les yeux ſur lui, comme Goliath ſur David... & ſans ſentiment ſe remet dans ſa ſituation.

Je prenois en ce moment une priſe de tabac dans la tabatiere de corne du bon moine... Ah ! votre eſprit doux & poli, mon cher P. Laurent, & qui eſt ſi bien modélé pour ſupporter & pour ſouffrir, auroit prêté une oreille complaiſante aux plaintes de ce pauvre nain....

Le vieil officier me vit lever les yeux avec émotion en faiſant cette apoſtrophe, & me demanda ce qu'il y avoit.

Je lui contai l'hiſtoire en trois mots, en ajoutant que cela étoit inhumain.

Le nain étoit pouſſé à bout, & dans les premiers tranſports, qui ſont, communément, déraiſonnables, il dit à l'Allemand qu'il couperoit ſa longue queue avec ſes ciſeaux.... L'Allemand le regarda froidement, & lui dit qu'il étoit le maître, s'il pouvoit y atteindre.

Oh ! quand l'injure eſt ſuivie de l'inſulte, tout homme qui a du ſentiment, prend le parti de celui qui eſt offenſé, tel qu'il ſoit... Et j'aurois volontiers ſauté en bas pour aller au ſecours de l'opprimé... Le vieil officier le ſoulagea avec beaucoup moins de fracas.... Il fit ſigne à la ſentinelle, & lui montra le lieu où ſe paſſoit la ſcene. La ſentinelle y pénétra.... Il n'y

avoit pas besoin d'explication, la chose étoit visible.... Le soldat fit reculer l'Allemand, & plaça le nain devant l'épais géant.... Cela est bien fait, m'écriai-je, en frappant des mains... Vous ne souffririez pas une chose semblable en Angleterre, dit le vieil officier.

En Angleterre, monsieur, lui dis-je, nous sommes tous assis à notre aise.

Il voulut apparemment me donner quelque satisfaction de moi-même, & me dit, voilà un bon mot... Je le regardai... & je vis bien qu'un bon mot a toujours sa valeur à Paris... Il m'offrit une prise de tabac.

CHAPITRE XXXVII.

La Rose.

MON tour vint de demander au vieil officier ce qu'il y avoit.... J'entendois de tous côtés crier du parterre : *haut les mains, monsieur l'abbé*, & cela m'étoit tout aussi incompréhensible qu'il avoit peu compris ce que j'avois dit en parlant du moine.

Il me dit que c'étoit apparemment quelqu'abbé qui se trouvoit placé dans une loge derriere quelques grisettes, & que le parterre l'ayant vu, il vouloit qu'il tint ses

deux mains en l'air pendant la repréſentation....

Ah! comment ſoupçonner, dis-je, qu'un eccléſiaſtique puiſſe être un filou? l'officier ſourit.... &, en me parlant à l'oreille, il m'ouvrit une porte de connoiſſances dont je n'avois pas encore eu la moindre idée.

Bon Dieu! dis-je en pâliſſant d'étonnement, eſt-il poſſible qu'un peuple rempli de ſentimens, ait, en même tems, des idées ſi étranges, & qu'il ſe démente juſqu'à ce point? .... Quelle groſſiereté! ajoutai-je.

L'officier me dit: c'eſt une raillerie piquante, qui a commencé au théatre contre les eccléſiaſtiques, du tems que Moliere donna ſon tartuffe... Mais cela ſe paſſe peu à peu avec le reſte de nos mœurs gothiques... Chaque nation, continua-t-il, a des rafinemens & des groſſieretés, qui regnent pendant quelque tems, & ſe perdent par la ſuite.... J'ai été dans pluſieurs pays, & je n'en ai pas vu un ſeul où je n'aie trouvé des délicateſſes qui manquoient dans d'autres... Le pour & le contre ſe trouvent dans chaque nation... Il y a une balance de bien & de mal par tout. Il ne s'agit que de la bien obſerver. C'eſt le vrai préſervatif des préjugés que le vulgaire d'une nation prend contre une autre.... Un voyageur a l'avantage de

voir beaucoup & de pouvoir faire parallele des hommes & de leurs mœurs, & par-là il apprend à ſavoir vivre, & à nous entre-ſouffrir. Une tolérance réciproque, nous engage à nous entr'aimer.... Il me fit, en diſant cela, une inclination, & me quitta.

Il me tint ce diſcours avec tant de candeur & de bon ſens, qu'il juſtifia les impreſſions favorables que j'avois eues de ſon caractere.... Je croyois aimer l'homme... mais je craignois de me méprendre ſur l'objet.... Il venoit de tracer ma façon de penſer propre.... Je n'aurois pas pu l'exprimer auſſi bien; c'étoit la ſeule différence.

Rien n'eſt ſi incommode pour un cavalier que d'avoir un cheval entre ſes jambes qui dreſſe les oreilles, & fait des écarts à chaque objet qu'il apperçoit : cela m'inquiéte fort peu.... Mais j'avoue franchement que j'ai rougi plus d'une fois pendant le premier mois que j'ai paſſé à Paris, d'entendre prononcer de certains mots, auxquels je n'étois pas accoutumé. Je croyois qu'ils étoient indécens, & ils me ſoulevoient.... Mais je trouvai le ſecond mois qu'ils étoient ſans conſéquence, & ne bleſſoient point la pudeur.

Madame de R. après ſix ſemaines de connoiſſance, me fit l'honneur de me mener avec elle, à deux lieues de Paris,

dans sa voiture.... On ne peut être plus polie, plus vertueuse, & plus modeste qu'elle dans ses expressions.... En revenant, elle me pria de tirer le cordon.... Avez-vous besoin de quelque chose? lui dis-je... Rien que de... dit-elle... Une prude auroit déguisé la chose sous le nom de son petit tour.

Ami voyageur, ne troublez point madame de R.... Et vous, belles nymphes, qui faites les mystérieuses, allez cueillir des roses, effeuillez-les sur le sentier où vous vous arrêterez.... Madame de R.... n'en fit pas davantage.... Je lui avois aidé à descendre de carrosse, & j'eusse été le prêtre de la chaste Castalie, que je ne me serois pas tenu dans une attitude plus décente & plus respectueuse près de sa fontaine.



CHAPITRE XXXVIII.

La Femme de Chambre.

CE que le vieil officier venoit de me dire fur les voyages, me fit fouvenir des avis que Polonius donnoit à fon frere fur le même fujet; ces avis me rappellerent Hamlet; & Hamlet retraça à ma mémoire les autres ouvrages de Shakefpear. J'entrai en retournant, dans la boutique d'un libraire, fur le quai de Conti, pour acheter les œuvres de ce poëte Anglois.

Le libraire me dit qu'il n'en avoit pas de complettes. Comment, lui dis-je, en voilà un exemplaire fur votre comptoir!

Cela eft vrai, mais il n'eft pas à moi.... C'eft M. le comte de B.... qui me l'a envoyé ce matin de Verfailles pour le faire relier.

Et que fait M. le comte de B.... de ce livre? lui dis-je. Eft-ce qu'il lit Shakefpear? Oh! dit le libraire, c'eft un efprit fort.... il aime les livres Anglois, & ce qui lui fait encore plus d'honneur, monfieur, c'eft qu'il aime auffi les Anglois.

En vérité, lui dis-je, vous parlez fi poliment que vous forceriez prefque un Anglois par reconnoiffance à dépenfer quelques louis dans votre boutique.

Le libraire fit une inclination, & alloit, probablement dire quelque chofe, lorfqu'une jeune fille d'environ vingt ans, fort décemment mife, & qui avoit l'air d'être au fervice de quelque dévote à la mode, entra dans la boutique, & demanda *les Egaremens du cœur & de l'efprit.* Le libraire les lui donna auffi-tôt; elle tira de fa poche une petite bourfe de fatin vert, enveloppée d'un ruban de même couleur... Elle la délia, & mit dedans le pouce & le doigt avec délicateffe, mais fans affectation, pour prendre de l'argent, & paya. Rien ne me retenoit dans la boutique, & j'en fortis avec elle.

Ma belle enfant, lui dis-je, quel befoin avez-vous des égaremens du cœur? A peine favez-vous encore que vous en avez un... Jufqu'à ce que l'amour vous l'ait dit, ou qu'un berger infidele lui ait caufé du mal... Dieu m'en garde! répondit-elle. Oui, vous avez raifon. Votre cœur eft bon, & ce feroit dommage qu'on vous le dérobât.... C'eft pour vous un tréfor précieux.... Il vous donne un meilleur air que fi vous étiez parée de perles & de diamans.

La jeune fille m'écoutoit avec une attention docile, & elle tenoit fa bourfe par le ruban. Elle eft bien légere, lui dis-je en la faififfant... & auffi-tôt elle l'avança vers moi.... Il y a bien peu de chofe dedans, continuai-je. Mais foyez toujours auffi fage que vous êtes belle, & le ciel la remplira...

J'avois encore dans la main cinq ou six écus que j'avois pris pour acheter Shakespear; elle m'avoit tout-à-fait laissé aller sa bourse, & j'y mis un écu. Je l'enveloppai du ruban, & je la lui rendis.

Elle me fit sans parler une humble inclination... Je ne me trompai pas à ce qu'elle signifioit... C'étoit une de ces inclinations tranquilles & reconnoissantes, où le cœur a plus de part que le geste. Le cœur sent le bienfait, & le geste exprime la reconnoissance. Je n'ai jamais donné un écu à une fille avec plus de plaisir.

Mon avis ne vous auroit servi à rien, ma chere, sans ce petit présent... Mais quand vous verrez l'écu, vous vous souviendrez de l'avis... N'allez pas le dépenser en rubans...

Je vous assure, monsieur, que je le conserverai... & elle me donna la main... Oui, monsieur, je le mettrai à part.

Une convention vertueuse qui se fait entre homme & femme, semble sanctifier toutes leurs démarches .... Il étoit déja tard & faisoit obscur; malgré cela, comme nous allions du même côté, nous n'eûmes point de scrupule d'aller ensemble le long du quai de Conti.

Elle me fit une seconde inclination en partant, & nous n'étions pas encore à vingt pas, que, croyant n'avoir pas assez fait, elle s'arrêta pour me remercier encore.

C'eſt un petit tribut, lui dis-je, que je n'ai pu m'empêcher de payer à la vertu... Je ſerois au déſeſpoir ſi la vertu de la perſonne ne répondoit pas à l'hommage que je viens de lui rendre... Mais l'innocence, ma chere, eſt peinte ſur votre viſage... Malheur à celui qui eſſaieroit de lui tendre des pieges !

Elle parut extrêmement ſenſible à ce que je lui diſois... Elle fit un profond ſoupir... Je ne lui en demandai pas la raiſon, & nous gardâmes le ſilence juſqu'au coin de la rue Guénégaud, où nous devions nous ſéparer.

Eſt-ce ici le chemin, lui dis-je, ma chere, de l'hôtel de Modène? Oui... mais on peut y aller auſſi par la rue de Seine... Hé bien ! j'irai donc par la rue de Seine pour deux raiſons, d'abord parce que cela me fera plaiſir, & enſuite pour vous accompagner plus long-tems.

En vérité, dit-elle, je ſouhaiterois que l'hôtel fût dans la rue des Saints Peres.... C'eſt peut-être là que vous demeurez ? lui dis-je. Oui, monſieur, je ſuis femme-de-chambre de madame de R... Bon Dieu ! m'écriai-je, c'eſt préciſément la dame pour laquelle on m'a chargé d'une lettre à Amiens. Elle me dit que madame de R. attendoit effectivement un étranger qui devoit lui remettre une lettre, & qu'elle étoit fort impatiente de le voir... Hé bien, ma chere enfant, dites-lui que vous l'avez rencontré.

Aſſurez-la de mes reſpects, & que j'aurai l'honneur de la voir demain matin.

C'eſt au coin de la rue de Guénégaud, que nous diſions tout cela... Nous étions arrêtés... La jeune fille mit les deux volumes qu'elle venoit d'acheter dans ſes poches, & je lui prêtai pour cela mon ſecours.

Qu'il eſt doux de ſentir la fineſſe des fils qui lient nos affections!

Nous nous remîmes encore en marche... Et nous n'avions pas fait trois pas, qu'elle me prit le bras... J'allois le lui dire, mais elle le fit d'elle-même avec une ſimplicité peu réfléchie, & ſans ſonger qu'elle ne m'avoit jamais vu.... Pour moi, je crus ſentir vivement en ce moment les influences de ce qu'on appelle la force du ſang, que je la fixai pour voir, ſi je ne pouvois pas trouver en elle quelque reſſemblance de famille.... Hé! ne ſommes-nous pas, dis-je, tous parens?

Arrivés au coin de la rue de Seine, je m'arrêtai pour lui dire adieu. Elle me remercia encore, & pour ma politeſſe, & pour lui avoir tenu compagnie. Nous avions quelque peine à nous ſéparer.... Cela ne ſe fit qu'en nous diſant adieu deux fois. Notre ſéparation étoit ſi cordiale, que je l'aurois ſcellée, je crois, en tout autre lieu, d'un baiſer auſſi ſaint, auſſi chaud que celui d'un Apôtre.

Mais à Paris, les baiſers ne ſe donnent

guere, du moins publiquement, qu'entre femmes, & qu'entre hommes...

Je fis mieux. Je priai Dieu de la bénir.

CHAPITRE XXXIX.

Le Passeport.

DE retour à l'hôtel, La Fleur me dit qu'on étoit venu de la part de M. le lieutenant de police, pour s'informer de moi... Diable! dis-je, j'en sais la raison, & il est tems d'en informer le lecteur. J'ai omis de mettre cette partie de l'histoire dans l'ordre qu'elle est arrivée.... Je ne l'avois pas oubliée.... mais j'avois pensé, en écrivant, qu'elle seroit mieux placée ici.

J'étois parti de Londres avec une telle précipitation, que je n'avois pas songé que nous étions en guerre avec la France. J'étois déjà arrivé à Douvres, déja je voyois, par le secours de ma lunette d'approche, les hauteurs qui sont au-delà de Boulogne, que l'idée de la guerre ne m'étoit pas plus venue à l'esprit que celle qu'on ne pouvoit pas aller en France sans passeport.... Aller seulement au bout d'une rue, & m'en retourner sans avoir rien fait, est pour moi, une chose pénible. Le voyage que je commençois, étoit le plus grand effort que

j'eusse jamais fait pour acquérir des connoissances, & je ne pouvois supporter l'idée de retourner à Londres sans remplir mon projet... On me dit que le comte d'H. avoit loué le paquebot... Il étoit logé dans mon auberge, j'étois légérement connu de lui, & j'allai le prier de me prendre à sa suite. Il ne fit point de difficulté; mais il me prévint que son inclination à m'obliger ne pourroit s'étendre que jusqu'à Calais, parce qu'il étoit obligé d'aller de là à Bruxelles. Mais, arrivé à Calais, me dit-il, vous pourrez, sans crainte, aller à Paris. Lorsque vous y serez, vous chercherez des amis pour pourvoir à votre sûreté. M. le comte, lui dis-je, je me tirerai alors d'embarras.... Je m'embarquai donc, & je ne songeai plus à l'affaire.

Mais quand La Fleur me dit que M. le lieutenant de police avoit envoyé, je sentis dans l'instant de quoi il étoit question.... L'hôte monta presque en même tems pour me dire la même chose, en ajoutant qu'on avoit singulierement demandé mon passeport. J'espere, dit-il, que vous en avez un.... Moi? Non, en vérité, lui dis-je, je n'en ai pas.

Vous n'en avez pas? & il se retira à trois pas, comme s'il eût craint que je ne lui communiquasse la peste. La Fleur, au contraire, avança trois pas avec cette espece de mouvement que fait une bonne ame

pour venir au ſecours d'une autre.... Le bon garçon gagna tout-à-fait mon cœur.... Ce ſeul trait me fit connoître ſon caractere auſſi parfaitement que s'il m'avoit déja ſervi avec zele pendant ſept ans; & je vis que je pouvois me fier entierement à ſa probité & à ſon attachement...

Mylord !.... s'écria l'hôte... Mais ſe reprenant auſſi-tôt, il changea de ton.... Si monſieur, dit-il, n'a pas de paſſeport, il a, apparemment, des amis à Paris qui peuvent lui en procurer un.... Je ne connois perſonne, lui dis-je avec un air indifférent. Hé bien, monſieur, en ce cas-là, dit-il, vous pouvez vous attendre à vous voir fourrer à la Baſtille, ou, pour le moins au Châtelet... Oh ! dis-je, je ne crains rien. Le Roi eſt rempli de bonté. Il ne fait de mal à perſonne... Vous avez raiſon, mais cela n'empêchera pourtant pas qu'on ne vous mette à la Baſtille demain matin.... J'ai loué, repris-je, votre appartement pour un mois, & je ne le quitterai pas avant le tems, quand le Roi même me le diroit....

La Fleur vint me dire à l'oreille : monſieur, mais perſonne ne peut s'oppoſer au Roi....

Parbleu, dit l'hôte, il faut avouer que ces meſſieurs Anglois ſont des gens bien extraordinaires, & il ſe retira en grommelant.

CHAPITRE XL.

Le Sansonnet.

JE ne montrai tant d'assurance à l'hôte, que pour ne point chagriner La Fleur. J'affectai même de paroître plus gai pendant le souper, & de causer avec lui d'autres choses. Paris & l'opéra comique étoient déja pour moi un sujet inépuisable de conversation. La Fleur, sans que je le susse, avoit aussi vu le spectacle, & il m'avoit suivi en sortant jusqu'à la boutique du libraire. Il ne m'avoit quitté de vue que quand il apperçut que je causois avec la jeune fille, & que j'allois avec elle le long du quai. Les réflexions qui lui vinrent sur cette entrevue, l'empêcherent de me suivre. Il prit le chemin le plus court pour revenir à l'hôtel, & il avoit appris toute l'affaire de la Police avant que j'arrivasse.

Il n'eut pas sitôt ôté le couvert, que je lui dis de descendre pour souper.... Je me livrai alors aux plus sérieuses réflexions sur ma situation.

Oh! c'est ici, mon cher ami, qu'il faut que je vous rappelle la conversation que nous eûmes ensemble presque au moment de mon départ.

Vous saviez que je n'étois pas plus char-

gé d'argent que de réflexion. Vous me demandâtes combien j'avois. Je vous montrai ma bourſe... Hé ! mon cher Yorick, tu t'embarques avec ſi peu de choſe.... Tiens, tiens, augmente tes guinées de toutes celles que j'ai.... Mais j'en ai aſſez des miennes... Je t'aſſure que non. Je connois mieux que toi le pays où tu vas voyager. Cela peut être, mais je ne ſuis pas comme un autre. Je ne ferai pas trois jours à Paris ſans faire quelque étourderie qui me fera mettre à la Baſtille, où je vivrai un ou deux mois entierement aux dépens du Roi... Oh ! j'avois réellement oublié cette reſſource, me dites-vous ſéchement...

L'événement dont j'avois badiné, alloit probablement ſe réaliſer...

Mais, ſoit folie, indifférence, philoſophie, opiniâtreté, ou je ne ſais quelle autre cauſe, j'eus beau réfléchir ſur cette affaire, je ne pus y penſer que de la même maniere dont j'en avois parlé au moment de mon départ.

La Baſtille ?... Mais la terreur eſt dans le mot.... Et, qu'on en diſe ce qu'on voudra, ce mot ne ſignifie autre choſe qu'une tour... & une tour ne veut rien dire de plus qu'une maiſon dont on ne peut pas ſortir... Que le Ciel ſoit favorable aux goutteux !... Mais, ne ſont-ils pas dans ce cas deux fois l'an ?... Oh ! avec neuf francs par jour, des plumes, de l'encre, du pa-

pier & de la patience, on peut bien garder la maiſon pendant un mois ou ſix ſemaines ſans ſortir. Que craindre, quand on n'a point fait de mal?... On n'en ſort que meilleur & plus ſage... Il ſeroit à ſouhaiter que toutes nos imprudences tournaſſent auſſi favorablement: c'eſt gagner, au lieu d'ètre puni.

La tête pleine de ces réflexions, enchanté de mes idées & de mon raiſonnement, je deſcendis dans la cour pour prendre l'air. Je déteſte, me diſois-je, les pinceaux ſombres, & je n'envie point l'art triſte de peindre les maux de la vie avec des couleurs auſſi noires. L'eſprit s'effraie d'objets qu'il s'eſt groſſis, & qu'il s'eſt rendu horribles à lui-même; dépouillez-les de tout ce que vous y avez ajouté... On n'en fait aucun cas... Je ſais cependant, continuai-je, que la Baſtille eſt un déſagrément... Mais ôtez-lui ſes tours, comblez ſes foſſés, ouvrez ſes portes, figurez-vous que ce n'eſt ſimplement qu'un aſyle de contrainte, & ſuppoſez que c'eſt quelque infirmité qui vous y retient; alors le mal s'évanouit, & vous le ſouffrez, ſans vous plaindre... Je me diſois tout cela, quand je fus interrompu au milieu de mon ſoliloque par une voix qui ſe plaignoit de ce qu'on ne pouvoit ſortir. Je regardai ſous la porte cochere... Je ne vis perſonne, & je revins dans la cour, ſans faire la moindre attention à ce que j'avois entendu...

Mais à peine y fus-je revenu, que la même voix répéta deux fois les mêmes expressions... Je levai les yeux, & je vis qu'elles venoient d'un Sansonnet qui étoit renfermé dans une petite cage... *Je ne peux pas sortir*, *je ne peux pas sortir*... disoit le Sansonnet.

Je me mis à contempler l'oiseau. Plusieurs personnes passerent sous la porte, & il leur fit les mêmes plaintes de sa captivité, en volant de leur côté dans sa cage.... *Je ne peux pas sortir*... Oh! je vais à ton aide, m'écriai-je... Je te ferai sortir, coûte qu'il coûte... La porte de la cage étoit du côté du mur, mais elle étoit si fortement entrelassée avec du fil d'archal, qu'il étoit impossible de l'ouvrir, sans mettre la cage en morceaux... J'y mis les deux mains.

L'oiseau voloit d'un endroit à l'autre... Il passoit sa tête à travers le treillis, & y pressoit son estomac, comme s'il étoit impatient.... Je crains bien, pauvre petit captif, lui disois-je, de ne pouvoir te rendre la liberté... Non... dit le Sansonnet, je ne peux pas sortir... Je ne peux pas sortir....

Jamais mes affections ne furent plus tendrement agitées... Jamais dans ma vie aucun accident ne m'a rappellé plus promptement mes esprits dissipés par un foible raisonnement. Les notes n'étoient proférées que machinalement; mais elles étoient si conformes à la nature, qu'elles renver-

ferent en un inſtant tout mon plan ſyſtématique ſur la Baſtille; &, le cœur appeſanti, je remontai l'eſcalier avec des penſées bien différentes de celles que j'avois eues en deſcendant...

Déguiſe - toi comme tu voudras, tranquille eſclavage, diſois-je, tu n'ès qu'une coupe amere ; &, quoique des millions de mortels dans tous les ſiecles aient goûté de ta liqueur, tu n'en ès pas moins déſagréable. C'eſt toi, ô charmante déeſſe, que tout le monde adore en public ou en ſecret. C'eſt toi, aimable liberté, qui ès délicieuſe, & qui le ſeras toujours juſqu'à ce que la nature ſoit changée... Nulle teinture ne peut ternir ta robe de neige.... Il n'y a point de puiſſance chymique qui puiſſe changer ton ſceptre en fer... Le berger qui jouit de tes faveurs eſt plus heureux, en mangeant ſa croûte, que le monarque de la cour duquel il eſt exilé... Ciel ! m'écriai-je en tombant à genoux ſur la derniere marche de l'eſcalier, accorde-moi, avec la ſanté, la liberté pour compagne... & verſe des mitres ſur la tète de ceux qui les ambitionnent...



CHAPITRE XLI.

Le Captif.

L'IDÉE du ſanſonnet en cage me ſuivit juſques dans ma chambre.... Je m'approchai de la table, &, la tète appuyée ſur ma main, toutes les peines d'une priſon ſe retracerent à mon eſprit... J'étois diſpoſé à réfléchir, & je donnai carriere à mon imagination.

Je commençai à conſidérer combien il y avoit de millions d'ames qui gémiſſoient dans l'eſclavage... Mais cette peinture, quelque touchante qu'elle fût, ne rapprochoit pas aſſez les idées de la ſituation où j'étois; & la multitude de ces triſtes groupes ne faiſoit que me diſtraire....

Je me repréſentai donc un ſeul captif renfermé dans un cachot... Je le regardai à travers de ſa porte grillée, pour faire ſon portrait à la faveur de la lueur ſombre qui éclairoit ſon triſte ſouterrain.

Je conſidérai ſon corps à demi uſé par l'ennui de l'attente & de la contrainte, & je ſentis cette eſpece de maladie de cœur qui provient de l'eſpoir différé.... Je le vis, en l'examinant de plus près, preſqu'entiérement défiguré: il étoit pâle & miné par la fievre... Depuis trente ans, ſon ſang

n'avoit point été rafraichi par le vent oriental. Il n'avoit vu ni le ſoleil, ni la lune, pendant tout ce tems... Ni amis, ni parens ne lui avoient fait entendre les doux ſons de leurs voix à travers ſes grilles... Ses enfans...

Mon cœur commença à ſaigner... Je détournai les yeux... & un inſtant après, mon imagination ſe le repréſenta aſſis ſur un peu de paille dans le coin le plus reculé du cachot. C'étoit alternativement ſon lit & ſa chaiſe... Il avoit la main ſur un calendrier, qu'il s'étoit fait avec des petits bâtons, où il avoit marqué par des entailles, les triſtes jours qu'il avoit paſſé dans cet affreux ſéjour... Il prit de ces petits bâtons, & avec un clou rouillé, il ajouta, par une entaille, un autre jour au nombre de ceux qui étoient paſſés... J'obſcurciſſois le peu de lumiere qu'il avoit... Il leva des yeux langoureux vers la porte... ſécoua la tête, & continua ſon funeſte travail. Ses chaînes, en mettant ſon petit bâton ſur le tas des autres, ſe firent entendre... Il pouſſa un profond ſoupir... Son ame étoit toute remplie d'amertume... Ciel! ô Ciel! m'écriai-je en fondant en larmes... Je ne pus ſoutenir l'idée de cet affreux tableau... Je me levai en ſurſaut... J'appellai La Fleur, & je lui ordonnai d'avoir le lendemain matin un carroſſe de remiſe à neuf heures préciſes...

J'irai, dis-je, me présenter directement à monsieur le duc de C...

La Fleur m'auroit volontiers aidé à me mettre au lit... Mais je connoissois sa sensibilité, & je ne voulus pas lui faire voir mon air triste & sombre : je lui dis que je me coucherois seul.

CHAPITRE XLII.

Anecdotes.

JE montai dans mon carrosse à l'heure indiquée. La Fleur se mit derriere, & je dis au cocher de me mener à Versailles le plus grand train qu'il pourroit.

Le chemin ne m'offrit rien de ce que je cherche ordinairement en voyageant. Je pourrois, pourtant, aussi bien qu'un autre, donner la description de Chaillot, de Passy, des Bons-Hommes, de Sèvres, de Viroflai, & des autres endroits que j'ai vus en courant... Mais j'aime mieux remplir le vuide par l'histoire abrégée de mon sansonnet. C'est un abrégé historique qu'il y aura de plus... Qu'y faire?

Mylord L. attendoit un jour que le vent devînt favorable pour passer de Douvres à Calais... Son laquais, en se promenant sur les hauteurs, attrapa le sansonnet avant

qu'il pût voler. Il le mit dans ſon ſein, le prit en affection & l'apporta à Paris.

Son premier ſoin, en arrivant, fut de lui acheter une cage qui lui coûta vingt-quatre ſols. Il n'avoit pas beaucoup d'affaires; & pendant les cinq mois que ſon maître reſta à Paris, il apprit au ſanſonnet les quatre mots auxquels j'ai tant d'obligation.

Lorſque mylord partit pour l'Italie, ſon laquais donna le ſanſonnet & la cage à l'hôte. Mais ſon petit patois en faveur de la liberté étant étranger, on ne faiſoit guères plus de cas de ce qu'il diſoit que de lui.... La Fleur offrit une bouteille de vin à l'hôte, & l'hôte lui donna le ſanſonnet & la cage.

Je l'emportai avec moi, & lui fis revoir ſon pays natal.... Je racontai ſon hiſtoire au lord A... & le lord A... me pria de lui donner l'oiſeau... Quelques ſemaines après, il en fit préſent au lord B. le lord B. le donna au lord C. l'écuyer du lord C. le vendit au lord D. pour un ſchelling, & le lord D. le donna au lord E. & mon ſanſonnet fit ainſi le tour de la moitié de l'alphabet parmi les mylords. De la Chambre des Pairs, il paſſa dans la Chambre des Communes, où il ne trouva pas moins de maîtres : mais, comme tous ces meſſieurs vouloient entrer dedans... & que le ſanſonnet, au contraire, ne demandoit qu'à ſortir, il fut preſqu'auſſi mépriſé à Londres qu'à Pa-

ris.... Voilà ſouvent ce que produit la manie de ne pas penſer comme les autres...

Pluſieurs de mes lecteurs ont aſſurément entendu parler de lui... Et ſi quelqu'un par haſard l'a vu, je le prie de ſe ſouvenir qu'il m'a appartenu... Je ne l'ai plus... Mais je le porte pour cimier de mes armoiries... Que les héraults d'armes lui tordent le col, s'ils l'oſent...

CHAPITRE XLIII.

Le Placet.

JE ne voudrois pas, quand je vais implorer la protection de quelqu'un, que mon ennemi vît la ſituation de mon eſprit.... C'eſt cette raiſon qui fait que je ſuis ordinairement mon propre protecteur... Mais c'étoit par force que je m'adreſſois à monſieur le duc de C... ſi ç'eût été une action de choix, je ne l'aurois pas faite autrement, du moins, à ce que je m'imagine, que toutes les autres.

Combien de formes de placets de la tournure la plus baſſe ne me vinrent-elles pas dans l'idée pendant tout le chemin? Je méritois d'aller à la Baſtille pour chacune de ces tournures.

Arrivé à la vue de Verſailles, je voulus

m'occuper à raſſembler des mots, des maximes... J'eſſayai de prendre des attitudes, des tons pour tâcher de plaire à monſieur le duc. Bon! diſois-je, j'y ſuis: ceci ſera l'affaire. Oui, tout auſſi bien qu'un habit qu'on lui auroit fait, ſans lui prendre la meſure. Sot! continuai-je en m'apoſtrophant, ne vous étudiez pas tant. Ce n'eſt pas en vous-même qu'il faut prendre ce que vous avez à dire... Voyez, monſieur le duc de C... obſervez ſon viſage... vous y lirez ſon caractere... remarquez ſon attitude... & le premier mot qu'il vous dira, vous fera ſaiſir le ton qu'il faut prendre. Vous composerez ſur le champ votre harangue de l'aſſemblage de toutes ces choſes: elle ne pourra lui déplaire: c'eſt lui qui en aura fourni les ingrédiens.

Hé bien, dis-je, je voudrois déja avoir fait le pas. Lâche! un homme n'eſt-il donc pas égal à un autre ſur toute la ſurface du globe? Cela eſt ainſi dans un champ de bataille... Pourquoi cela ne feroit-il pas de même face à face dans le cabinet? Croyez-moi, Yorick, un homme qui ne prend pas cette noble aſſurance, ſe manque à lui-même, ſe dégrade & dément ſes propres reſſources... Si vous vous préſentez au duc avec la crainte de la Baſtille dans vos regards & ſur toute votre phyſionomie... Soyez aſſuré que vous ſerez renvoyé à Paris en moins d'une heure ſous bonne eſcorte...

Ma foi, dis-je, je le crois ainſi... Hé bien, j'irai au duc avec toute l'aſſurance & toute la gaieté poſſible...

Vous vous égarez encore, me dis-je. Un cœur tranquille ne tombe pas dans des extrêmes... Il ſe poſſede toujours...

A merveille !.. oh ! c'eſt de cette derniere façon qu'il faut que je paroiſſe.

Mon carroſſe rouloit alors dans les cours, & quand il s'arrèta, je me trouvai par la leçon que je venois de me donner, auſſi calme qu'on peut l'ètre. Je ne montai l'eſcalier, ni avec cet air craintif qu'ont les victimes de la juſtice, ni avec cette humeur vive & badine qui m'anime toujours, quand je te vais voir, Liſette.

Dès que je parus dans le ſalon, une perſonne vint au devant de moi... Je ne ſais ſi c'eſt le maître d'hôtel ou le valet de chambre... Peut-être étoit-ce quelque ſous-ſecrétaire. Elle me dit que monſieur le duc de C... travailloit. J'ignore, lui dis-je, comment il faut s'y prendre pour obtenir audience... Je ſuis étranger, & ce qui eſt encore pis dans la conjoncture des affaires préſentes, c'eſt que je ſuis Anglois... Elle me répondit que cette circonſtance ne rendoit pas la choſe plus difficile... Je lui fis une légere inclination. Monſieur, lui disje, ce que j'ai à communiquer à monſieur le duc eſt fort important... Il regarda auſſitôt de côté & d'autre pour voir apparem-

ment s'il n'y avoit perſonne qui pût en avertir le miniſtre. Je retournai à lui... Je ne veux pas, monſieur, lui dis-je, cauſer ici de mépriſe... Ce n'eſt pas pour monſieur le duc que l'affaire dont j'ai à lui parler, eſt importante; c'eſt pour moi... Oh! c'eſt une autre affaire, dit-il. Non, monſieur, repris-je, je ſuis ſûr que c'eſt la même choſe que pour monſieur le duc... Cependant je le priai de me dire, quand je pourrois avoir accès. Dans deux heures, dit-il. Le nombre des équipages qui étoient dans la cour, ſembloit juſtifier ce calcul... Que faire pendant ce tems-là? ſe promener en long & en large dans une ſalle d'audience, ne me paroiſſoit pas un paſſe-tems fort agréable... Je deſcendis & j'ordonnai au cocher de me mener au Cadran bleu.

Mais tel eſt mon deſtin... Il eſt rare que j'aille à l'endroit que je me propoſe.



CHAPITRE XLIV.

Les petits pâtés.

JE n'étois pas à moitié chemin de l'auberge, qu'une autre idée que celle d'y aller me vint à l'esprit. Je tirai le cordon, & je dis au cocher de me promener par les rues pour voir la ville. Cela sera bientôt fait, ajoutai-je, car je suppose qu'elle n'est pas grande... Elle n'est pas grande ! Pardonnez-moi, monsieur, elle est fort grande & même fort belle. La plupart des seigneurs y ont des hôtels... Oh ! oh !... A ce mot d'hôtels, je me rappellai tout-à-coup le comte de B. dont le libraire m'avoit tant dit de bien... Hé ! pourquoi n'irois-je pas chez un homme qui a une si haute idée des livres Anglois & des Anglois mêmes ? Je raconterois mon aventure, & peut-être... Je changerai donc d'avis une seconde fois... à bien compter même, c'étoit la troisieme. J'avois eu d'abord envie d'aller chez madame de R. rue des Saints Peres... J'avois chargé sa femme de chambre de l'en avertir... Mais ce n'est pas moi qui regle les circonstances ; ce sont les circonstances qui me gouvernent. J'apperçus de l'autre côté de la rue un homme qui portoit un pa-

nier, & paroiſſoit avoir quelque choſe à vendre... Je dis à La Fleur d'aller lui demander où demeuroit le comte de B...

La Fleur revint précipitamment, & avec un air qui peignoit la ſurpriſe, il me dit que c'étoit un chevalier de Saint Louis qui vendoit des petits pâtés.... Quel conte! lui dis-je : cela eſt impoſſible. Je ne puis, monſieur, vous expliquer la raiſon de ce que j'ai vu : mais cela eſt. J'ai vu la croix & le ruban attachés à la boutonniere.... J'ai jeté les yeux ſur le panier, & j'ai vu des petits pâtés, & il y en a trop pour qu'ils ne ſoient pas à vendre.

Un tel revers, dans la vie d'un homme, réveille dans une ame ſenſible un autre principe que la curioſité... Je l'examinai quelque tems de dedans mon carroſſe.... Plus je l'examinois, plus je le voyois avec ſa croix & ſon panier, & plus mon eſprit & mon cœur s'échauffoient.... Je deſcendis de la voiture, & je dirigeai mes pas vers lui.

Il étoit entouré d'un tablier blanc qui tomboit au-deſſous de ſes genoux. Sa croix pendoit au-deſſus de ſa veſte. Son panier rempli de petits pâtés étoit couvért d'une ſerviette ouvrée. Il y en avoit une autre au fond; & tout cela étoit ſi propre, que l'on pouvoit acheter ſes petits pâtés, auſſi bien par appétit que par ſentiment.

Il ne les offroit à perſonne : mais il ſe

tenoit tranquille dans l'encoignure d'un hôtel, dans l'eſpoir qu'on viendroit les prendre.

Il étoit âgé d'environ cinquante ans.... d'une phyſionomie calme; mais un peu grave.... Cela ne me ſurprit pas.... Je m'adreſſai au panier plutôt qu'à lui.... Je levai la ſerviette, & pris un petit pâté, en le priant d'un air touché de m'expliquer cet étrange phénomene.

Il me dit en peu de mots qu'il avoit paſſé ſa jeuneſſe au ſervice, & qu'il avoit obtenu une compagnie & la croix.... Mais qu'ayant été réformé après la précédente guerre, il n'avoit pu avoir d'emploi dans celle-ci, & qu'il ſe trouvoit dans le monde ſans amis, ſans argent, & ſans autre bien que ſa Croix.... Il me faiſoit pitié: mais il gagna mon eſtime, en achevant ce qu'il avoit à me dire.

Le Roi eſt un prince auſſi bon que généreux.... mais il ne peut récompenſer ni ſoulager tout le monde; mon malheur eſt de me trouver de ce nombre.... Je ſuis marié... ma femme que j'aime, & qui m'aime, a cru pouvoir mettre à profit le petit talent qu'elle a de faire de la pâtiſſerie, & j'ai penſé, moi, qu'il n'y avoit point de déshonneur à nous préſerver tous deux des horreurs de la diſette, en vendant ce qu'elle fait.

Je priverois les ames ſenſibles d'un plai-

ſir, ſi je ne leur racontois pas ce qui arriva à ce pauvre chevalier de Saint Louis huit ou neuf mois après.

Il ſe tenoit ordinairement près de la grille du Château. Il fut remarqué par pluſieurs perſonnes qui eurent la même curioſité que moi, & il leur raconta la même hiſtoire avec la même modeſtie qu'il me l'avoit racontée. Le Roi en fut informé. Il ſut que c'étoit un brave officier qui avoit eu l'eſtime de tout ſon corps, & il lui donna une penſion de quinze cent livres.

Aimable bienfaiſance! ſur quels cœurs n'as-tu pas des droits? Je n'ai jamais raconté ce trait qu'il n'ait fait verſer des larmes de ſenſibilité. Peuple heureux! heureux ſouverain! ....



CHAPITRE

CHAPITRE XLV.

L'Epée.

Je fus auſſi vivement touché d'une hiſtoire qui arriva à Rennes, pendant le tems que j'y étois ?

Je ne ſais point quelles étoient les cauſes qui avoient inſenſiblement ruiné la maiſon d'E.... en Bretagne. Le marquis d'E.... avoit lutté avec beaucoup de fermeté contre les adverſités de la fortune. Il avoit encore montré avec quelque éclat ce qu'avoient été ſes ancêtres... Mais il ſe trouva enfin forcé de ſe condamner à l'obſcurité : à peine avoit-il de quoi vivre..... Ses deux fils ſembloient lui demander quelque choſe de plus que le pur ſoutien de la vie, & il croyoit qu'ils méritoient un meilleur ſort. Il avoit eſſayé de la voie des armes, mais inutilement... Pour les avancer dans cette carriere, il falloit faire des dépenſes qui étoient au-deſſus de ſes moyens. Le peu de bien qui lui reſtoit, exigeoit l'économie la plus exacte. Il n'y avoit donc pour lui qu'une reſſource, & c'étoit le commerce.

Mais n'étoit-ce pas flétrir pour toujours la racine du petit arbre que ſon orgueil &

ſon affection vouloient voir refleurir ?....
Heureuſement que la Bretagne a conſervé le privilege de ſecouer le joug de ce préjugé. Il s'en ſervit. Les Etats étoient aſſemblés à Rennes. Suivi un jour de ſes deux fils, il parut au théâtre, & fit valoir, avec dignité, la faveur d'une ancienne loi du duché qui, quoique rarement réclamée, n'en ſubſiſtoit pas moins dans toute ſa force. Il ôta ſon épée de ſon côté. La voici, dit-il, prenez-la : ſoyez-en les dépoſitaires juſqu'à ce qu'une meilleure fortune me mette en état de la reprendre, & de m'en ſervir avec honneur.

Le préſident accepta l'épée... Le marquis la vit dépoſer dans les archives de ſa maiſon, & ſe retira.

Il s'embarqua le lendemain avec toute ſa famille pour la Martinique.... Une application aſſidue au commerce pendant dix-neuf ou vingt ans, & quelques legs inattendus de branches éloignées de ſa maiſon, lui rendirent de quoi ſoutenir ſa nobleſſe, & il revint chez lui pour reclamer ſon épée.

J'eus le bonheur de me trouver à Rennes le jour de cet événement ſolemnel. C'eſt ainſi que je l'appelle. Quel autre nom pourroit lui donner un voyageur Sentimental ? Malheur à ceux pour qui ces ſcenes ſont indifférentes !

Le marquis tenant par la main une épouſe reſpectable, parut avec modeſtie au mi-

lieu de l'aſſemblée. Son fils aîné conduiſoit ſa ſœur.... Le cadet étoit à côté de ſa mere... Un mouchoir cachoit les larmes de ce bon pere.

Le ſilence le plus profond régnoit dans toute l'aſſemblée.... Le marquis remit ſa femme aux ſoins de ſon fils cadet & de ſa fille, & avança ſix pas vers le préſident, & lui redemanda ſon épée. On la lui rendit. Il ne l'eut pas ſitôt qu'il la tira preſque toute entiere hors du fourreau... C'étoit la face brillante d'un ami qu'il avoit perdu de vue depuis quelque tems.... Il l'examina attentivement, comme pour s'aſſurer que c'étoit la même... Il apperçut un peu de rouille vers la pointe.... Il la porta plus près de ſes yeux, & je vis tomber une larme ſur l'endroit rouillé.

Je trouverai, dit-il, quelque autre moyen pour l'ôter.

Il la remit dans le fourreau, remercia ceux qui en avoient été les dépoſitaires, & ſe retira avec ſon épouſe, ſa fille & ſes deux fils.

Je lui enviois ſes ſenſations.



CHAPITRE XLVI.

Moyen de ſe nommer.

J'ENTRAI chez monſieur le comte de B... ſans eſſuyer la moindre difficulté. Il feuilletoit les ouvrages de Shakeſpear, qui étoient ſur ſon ſecrétaire, & je lui fis juger par mes regards que je les connoiſſois. Je ſuis venu, lui dis-je, ſans introducteur, parce que je ſavois que je trouverois dans votre cabinet un ami qui m'introduiroit auprès de vous. Le voilà, c'eſt le grand Shakeſpear, mon divin compatriote... Eſprit ſublime, m'écriai-je, fais-moi cet honneur-là.

Le comte ſourit de la ſingularité de cette maniere de ſe préſenter... Il s'apperçut à mon air pâle que je ne me portois pas bien, & me pria auſſi-tôt de m'aſſeoir. J'obéis, & pour lui épargner des conjectures ſur une viſite qui n'étoit certainement pas faite dans les regles ordinaires, je lui racontai naïvement ce qui m'étoit arrivé chez le libraire, & comment cela m'avoit enhardi à venir le trouver plutôt que tout autre, pour lui faire part du petit embarras où je m'étois plongé. Quel eſt votre embarras? me dit-il avec un air d'inquiétude.

Je lui dis de quoi il s'agiſſoit. Mon hôte,

ajoutai-je, M. le comte, m'assure qu'on me mettra à la Bastille. Et vous craignez que cela ne vous arrive? Je ne crains rien, lui dis-je, je suis au milieu du peuple le plus poli de l'univers; & ma conscience me dit que je suis intégre ... Je ne suis point venu pour jouer ici le rôle d'espion, ni pour y observer les ornemens ou la nudité de la terre, & les François sont trop honnêtes & trop généreux pour me faire du mal.

Le comte rougit & rit de mon discours... ne craignez rien.... dit-il! Moi? non, monsieur. D'ailleurs je suis venu en riant depuis Londres jusqu'à Paris, & je ne crois pas que M. le duc de C... soit assez ennemi de la joie pour me renvoyer en pleurs.

Je me suis adressé à vous, monsieur le comte, ajoutai-je en lui faisant une profonde inclination, pour vous engager à le prier de ne pas faire cet acte de cruauté.

Le comte m'écoutoit avec un grand air de bonté... Sans cela j'aurois moins parlé... Il s'écria une ou deux fois : cela est bien dit... Cependant la chose en resta là, & je ne voulus plus en parler.

Il changea même de discours; nous parlâmes de choses indifférentes, de livres, de nouvelles, de politique, des hommes... & puis des femmes. Que Dieu bénisse tout le beau sexe! lui dis-je; personne ne l'aime plus que moi. Après tous les foibles que j'ai vus aux femmes, & toutes les satyres

que j'ai lues contre elles, je les aime encore,.... Je suis fermement persuadé qu'un homme qui n'a pas une espece d'affection pour elles toutes, n'en peut pas aimer une seule, comme il le doit.

Eh bien! monsieur l'Anglois, me dit gaiement le comte, voyons. Vous n'ètes pas venu ici, dites-vous, pour espionner les ornemens ou la nudité de la terre.... ni celle de nos femmes, apparemment. Mais si par hasard vous en trouviez quelques-unes sur votre chemin, qui se présentassent ainsi à vos yeux, dites-moi: la vue de ces objets vous effraieroit-elle?

Il y a quelque chose en moi qui se révolte à la moindre idée indécente. Je me suis souvent efforcé de surmonter cette répugnance, & ce n'est qu'avec beaucoup de peine que j'ai hasardé de dire dans un cercle de femmes des choses dont je n'aurois pas osé risquer une seule dans le tète-à-tète, m'eût-elle conduit au bonheur.

Excusez-moi, M. le comte, lui dis-je. Si un pays aussi florissant ne m'offroit qu'une terre nue, je jetterois les yeux dessus en pleurant.... Pour ce qui est de la nudité des femmes, continuai-je en rougissant de l'idée qu'il avoit excitée en moi, j'observe si scrupuleusement l'Evangile, je m'attendris tellement sur leurs foiblesses, que si j'en trouvois dans cet état, je les couvrirois d'un manteau, pourvu que je susse com-

ment il faudroit m'y prendre... Mais je l'avoue : je voudrois bien voir la nudité de leurs cœurs, & tâcher, à travers les différens déguifemens des coutumes, du climat, de la religion & des mœurs, de modéler le mien fur ce qu'il y a de bon... C'eft pour cela, M. le comte, que je fuis venu à Paris, & que je n'ai pas encore été voir le palais Royal, le Luxembourg, la façade du Louvre... Je n'ai point acheté le catalogue des tableaux, des ftatues, des églifes. Tout être humain, eft un temple pour moi, & j'aimerois mieux y diftinguer les traits originaux, les légers coups de pinceau qui s'y trouvent, que de voir le fameux tableau de la transfiguration de Raphaël.

L'envie de connoître les hommes m'a amené en France, & me conduira probablement plus loin... C'eft un voyage tranquille que le cœur fait à la pourfuite de la nature & des fenfations qu'elle fait éprouver, & qui nous portent à nous entr'aimer un peu mieux que nous ne faifons.

M. le comte me dit des chofes fort polies à ce fujet. Mais à propos, continua-t-il, favez-vous, monfieur, que je fuis fâché contre Shakefpear, de ce qu'en me faifant faire connoiffance avec vous, il ne m'a point dit qui vous étiez? Il eft fi rempli de fes vaftes idées, qu'il a oublié de vous nommer... Et vous voilà dans la néceffité de vous nommer vous-même....

Rien ne m'embarraſſe plus que d'être obligé de dire qui je ſuis... Je parle plus aiſément d'un autre que de moi-même, & quand je ſuis forcé d'en dire quelque choſe, je ſouhaite toujours pouvoir le faire en un ſeul mot. Je crois qu'on n'a jamais aſſez tôt fini, quand on parle de ſoi. J'eus ici une fort belle occaſion d'être laconique ſur mon compte. Shakeſpear étoit ſous mes yeux. Je me ſouvins que mon nom étoit dans la tragédie d'Hamlet; je cherchai la fameuſe & ridicule ſcene des Foſſoyeurs, au cinquieme acte, & poſant le doigt ſur le nom d'Yorick... M. le comte, regardez... Hé bien? Je vois qu'il y a là Yorick... Préciſément, & Yorick, c'eſt moi.

Il importe peu de ſavoir ſi la réalité de ma perſonne avoit effacé ou non de l'eſprit du comte l'idée du ſquelette du pauvre Yorick, ou par quelle magie il ſe trompa de ſept ou huit ſiécles... Les François conçoivent mieux qu'ils ne combinent... Rien ne m'étonne dans ce monde, & encore moins ces eſpeces de mépriſes... Je me ſuis aviſé de faire quelques volumes de ſermons bons ou mauvais, & un de nos évêques, dont je révere d'ailleurs la candeur & la piété, me diſoit un jour qu'il n'avoit pas la patience de feuilleter des ſermons qui avoient été compoſés par le bouffon du roi de Dannemarck. Mais, monſeigneur, lui dis-je, il y a deux Yorick. Le Yorick, dont vous

parlez, eſt mort & enſeveli il y a huit ſiecles... Il fleuriſſoit à la cour d'Horwendillus... L'autre Yorick n'a brillé dans aucune cour, & c'eſt moi qui le ſuis... Il ſecoua la tête. Mon Dieu! monſeigneur, ajoutai-je, vous voudriez donc me faire penſer que vous pourriez confondre Alexandre le Grand avec l'Alexandre dont parle Saint Paul, & qui n'étoit qu'un chaudronnier?... Je ne ſais, dit-il, mais n'eſt-ce donc pas le même?....

Ah! ſi le roi de Macédoine, lui dis-je, monſeigneur, pouvoit vous donner un meilleur évêché, je ſuis bien ſûr que vous ſauriez le diſtinguer de l'artiſan qui augmenteroit la batterie de votre cuiſine...

Le comte de B. tomba dans la même erreur.

Vous êtes Yorick, s'écria-t-il... Oui, je le ſuis... Vous? Oui, moi-même. Bon Dieu! dit-il, en m'embraſſant, c'eſt Yorick.

Il mit auſſi-tôt le volume de Shakeſpear dans ſa poche, & me laiſſa ſeul dans ſon cabinet.

Fin de la Premiere Partie.

TABLE.

DES CHAPITRES

De la Premiere Partie.

Fin de la Table de la premiere Partie.